

DETECTIVE

L'ÉNIGME

DU BOIS

DE

BOULOGNE

Le poignard qui tua Navachine est-il celui d'un agent secret ou d'un meurtrier occasionnel ?

(Lire dans ce numéro, les révélations de nos enquêteurs.)





Depuis plus d'un an, le tsarisme était perdu, son prestige à jamais effondré...

1917

17043

Le monde, et singulièrement l'Europe, vit depuis un quart de siècle un gigantesque fait divers dont les rebondissements ne semblent pas prêts de s'arrêter. La Russie tient dans ce drame une place prépondérante. Masse énorme, prodigieux réservoir d'hommes, terre de transition avec l'Asie, elle a de tout temps menacé et gêné l'Occident. Il semble bien que c'est actuellement pour elle ou contre elle, pour ou contre un mysticisme politique et social qu'elle a créé, que se divise l'humanité. Comment est née la Russie communiste ?



Depuis des siècles, le régime autocratique des tsars avait suscité la colère et la haine des humbles opprimés. Mais le Slave est apathique, lent, résigné. Des générations de moujicks subirent, sans songer à se révolter, le knout et la famine. Ce furent les intellectuels qui allumèrent le flambeau.

Durant tout le courant du XIX^e siècle, des illuminés essayèrent de secouer la torpeur, la veulerie de ce peuple. N'y pouvant parvenir, ils résolurent d'effrayer les tyrans et instituèrent le terrorisme. Ceux qu'avant la guerre on représentait sous les traits de jeunes étudiants à barbe et à lorgnon, pâles, aux yeux brûlants de fièvre, cachant toujours dans leurs poches des bombes enveloppées dans du papier de boucherie et qu'on appelait nihilistes, c'est-à-dire ceux qui ne voulaient rien, qui cherchaient seulement à détruire, multiplièrent les attentats. L'Ochrana, la police du tsar, ne parvint jamais à les réduire à l'impuissance. Mais, derrière leurs actes de fous, d'exaltés, il n'y avait aucune ébauche d'organisation future, de plan. C'est vers la fin du siècle seulement qu'apparurent les théoriciens, les architectes d'une révolution effective.

Il est difficile de montrer le mécanisme de faits aussi dispersés et même aussi controversés en les réunissant sous le seul prétexte chronologique. Je trouve plus commode de les expliquer autour d'une vie d'homme, si cet homme est assez important pour avoir eu sa part de chacun de ces faits.



On ne s'étonnera pas que je choisisse Lénine, Vladimir Illitch Oulianov, qui devait rendre célè-

LES COULISSSES DE LA

RÉVOLUTION RUSSE

Peut-on imaginer récits plus riches en aventures dramatiques que l'évocation des hommes et des événements qui, depuis vingt ans, ont ébranlé le monde ? Trois "affaires" : le nouveau procès de Moscou, l'exil de Trotsky au Mexique, l'assassinat mystérieux de l'économiste russe Navachine, nous ramènent vers les étapes de ce prodigieux fait-divers.



bre le pseudonyme de Lénine, naît, en 1870, dans une petite ville des bords de la Volga, Simbrisk. Son père était instituteur et professait des idées démocratiques. Il donna à ses fils le sens de l'égalité des classes, et de la révolte contre les riches. Vladimir commença très jeune à dévorer les philosophes révolutionnaires. Il apprit pour ainsi dire à lire dans Karl Marx. Son frère aîné, Alexandre, faisait déjà de la politique active. En 1887, il fut compromis dans l'assassinat du tsar Alexandre II et pendu. Ce jour-là, la haine commença d'habiter le cœur de Lénine. Désormais sa destinée est tracée. Il consacra sa vie à la cause du prolétariat.

En 1890, il va étudier à Samara, puis à Saint-Petersbourg, prend ses diplômes et commence à être avocat. En réalité, il ne se soucie que de son action sociale. Il rentre en relation avec tout ce qui conspire contre le tsarisme. Il s'introduit dans les milieux ouvriers, s'y fait accepter, entendre. Il multiplie les cercles illégaux d'usine, premières ébauches des cellules communistes. Il écrit des brochures, des tracts. Pourtant, il est assez adroit pour échapper aux soupçons de l'Ochrana. Et c'est de lui-même qu'il part pour l'étranger, en 1895. L'heure a sonné pour lui de se mettre en relations avec les chefs européens du mouvement prolétarien. En fait, dès cette époque, il rassemble autour de lui tous les éléments de la révolution russe et l'histoire du communisme s'identifie avec sa propre histoire.

Il songe d'abord à créer des cadres de meneurs. Il fonde des comités d'intellectuels révolutionnaires que l'on lance méthodiquement dans les grands centres ouvriers. Il fallait surtout réunir les éléments épars des révoltés en un dogme commun. Patiemment, Lénine et ses lieutenants montent la vanité, l'impuissance du nihilisme et des sociaux-démocrates. En quelques années, ils ramènent tous les révolutionnaires sous la bannière marxiste de la lutte à outrance contre l'autocratie, le capitalisme, la bourgeoisie, pour la victoire totale de l'ouvrier.

Le prolétariat ne veut pas la liberté, il veut le pouvoir, commença dès cette époque à dire Lénine. Il retourne en Russie. Mais il est devenu célèbre, déjà, dans les milieux révolutionnaires. Cette fois l'Ochrana le repère, il est arrêté, condamné à l'exil en Sibérie. Dans sa solitude, il écrit, il travaille, il bâtit tranquillement son édifice idéologique. Il se marie avec une camarade d'exil, Vadiédja Konstantinova.

Libéré, il essaie de reprendre contact avec les comités révolutionnaires de Saint-Petersbourg. Mais il est surveillé, traqué. Il se décide à partir pour l'étranger. Désormais c'est entre Berlin, Zurich, Paris et Londres qu'il partagera son activité.

La deuxième Internationale est créée, mais le dogme est sérieusement divisé. Lénine défend farouchement le principe de la lutte sans pitié ni compromis contre le capitalisme. D'autres révolutionnaires, comme Trotsky, Montov, veulent bien abattre l'autocratie, mais composer ensuite avec une bourgeoisie démocrate. Ce sont les opportunistes. La lutte de théorie est sanctionnée en 1903 par une scission. La faction de Lénine prend le nom de bolchevicks, c'est-à-dire tout simplement majoritaires, celle de Trotsky et Montov le nom de menchevicks, minoritaires.

Si l'on veut un point de comparaison, on peut dire qu'à cette époque les bolchevicks et les menchevicks représentaient à peu près ce que sont à l'heure actuelle, en France, les communistes par rapport aux socialistes.

Les révolutionnaires russes, désormais organisés, enrégimentés, allaient montrer pour la première fois leur force en 1905.

1905

L'impérialisme russe subit une cuisante défaite. La déroute devant les Japonais ébranle le prestige du tsar. La misère, les difficultés économiques poussent le peuple à des réactions désespérées. Les grèves,

les émeutes locales se multiplient. Un dimanche de janvier 1905, deux cent mille ouvriers sans armes s'approchent du Palais d'Hiver, à Saint-Petersbourg. Ils n'ont pas d'intentions violentes, ils veulent seulement présenter une supplique au tsar. Mais la garde ouvre le feu. Il y a des centaines de morts et de blessés.

L'indignation, le désespoir du peuple, dans toute la Russie, furent immenses. Le premier glas du tsarisme a été sonné ce dimanche rouge-là. Bien entendu, l'état-major révolutionnaire ne laisse pas passer une aussi bonne occasion. Il lance l'ordre de multiplier et d'alimenter les désordres. L'émeute s'allume un peu partout en Russie. Lénine ose même revenir prendre la tête du mouvement. Sous un déguisement, il arrive à Moscou.

Ce n'est pas un illuminé. Il sait ce qu'il veut, où il va. Pendant ses années de prison il a mis au point toute une théorie manœuvrière de l'insurrection. Il répugne à la levée en masse, à la ruée d'une foule indisciplinée. Il préfère l'action locale, précise, de petits groupes de techniciens. Il réussit ainsi, sans avoir encore vraiment soulevé le cœur du pays, à nourrir l'émeute pendant près d'un an, frappant des coups çà et là. Mais l'armée est restée fidèle au tsar. L'un après l'autre, les îlots révolutionnaires sont réduits. Lénine, voyant la partie perdue, abandonne ceux des siens qui luttent encore et reprend le chemin de l'exil.

La préparation

Lénine est serein. Désormais il sait que la révolution, sa révolution, n'est plus qu'une question de temps et de méthode. Les chefs ont pris contact avec leur troupe. Un peu partout, en Russie, pendant ces mois sanglants, des soviets d'ouvriers ont été constitués et quelques-uns d'entre eux ont détenu le pouvoir, effectivement, pendant plusieurs jours.

Lénine a un double but. Renforcer le parti en l'épurant, en le révélant à lui-même, et attendre l'occasion. Il réussit magnifiquement dans sa première tâche et ce sera, aux yeux des générations communistes, son plus beau titre de gloire. Il n'aura jamais été un grand chef d'insurrection. Au moment des coups de force, il ne fut jamais au premier plan. Mais il aura été l'organisateur, le méthodique, impitoyable et lucide organisateur du parti.

L'occasion, il ne se doutait pas ou n'osait pas penser que la guerre mondiale la lui offrirait. Pendant plus de dix ans, en exil, il va faire un travail de bureaucrate et de pédagogue obstiné. Sans cesse il lutte contre la fraction modérée du parti, les Trotsky, Krassine, Marsov. Pourtant, lui-même a modifié son plan d'attaque. Il a compris que l'insurrection de rue pure et simple ne pourra avoir raison du colosse avant longtemps. Désormais, il donne l'ordre d'entreprendre la lutte par tous les moyens, sur tous les plans, même dans la légalité. C'est ainsi qu'il est amené à envisager une alliance provisoire avec les autres partis de gauche (social-démocrates, socialistes révolutionnaires) et même à engager la lutte électorale pour essayer de faire pénétrer des partisans à la Douma. C'est le principe de l'infiltration qui doit permettre, au signal donné, d'avoir des hommes partout, aux leviers de commande et de pouvoir paralyser la réaction. (L'histoire est éternelle. C'est exactement, à vingt-cinq ans de distance, la tactique actuelle des communistes français.)

En 1912 se réunit le premier congrès du parti bolchevick unifié. Lénine précise les positions et, sans rompre avec elle, met nettement à part la fraction menchevick. Dès ce moment-là, on voit apparaître autour de Lénine ceux qui formeront l'état-major de la révolution, Zinoviev, Kamenev, Rikoff après les Trotsky, Krassine, et un révolutionnaire géorgien, sombre, doux, tenace, qui s'appelle Staline.

Pendant ce temps, en Russie, sous l'impulsion des chefs qui, de l'exil, veulent entretenir la flamme, périodiquement des grèves et des émeutes éclatent, des ouvriers vont se faire sabrer par les cosaques du tsar.

Lénine habite à Paris, un tout petit logement, à Montparnasse. Il y reçoit tout ce qui passe à Paris comme révolutionnaires. Des nuits entières, dans cette mansarde, autour d'un maigre poêle, ces hommes barbus, fiévreux, statistiques en main, démantèlent dans l'absolu le régime capitaliste.

A cette époque, Montparnasse, qui est déjà la colline inspirée des artistes, n'est pas encore le quartier des boîtes de nuit et des brasseries éclatantes. Tous les rapins se réunissent à l'ancienne *Rotonde*, un petit café au coin des boulevards Montparnasse et Raspail. Et, au milieu des groupes joyeux et affamés où pérorait Derain, Modigliani, Pascin, Lhotte, on voit parfois venir s'asseoir, seul à une table, un homme trapu, déjà chauve, au visage de kalmouk, au bouc noir et étrange. Il ne parlait à personne, rêvait, des soirées entières, devant un café crème. Quand je suis arrivé à Paris il y a une douzaine d'années, il y avait encore, à la vieille *Rotonde*, une table sur laquelle le rêveur taciturne avait gravé, avec la pointe d'un canif, son nom : Lénine.

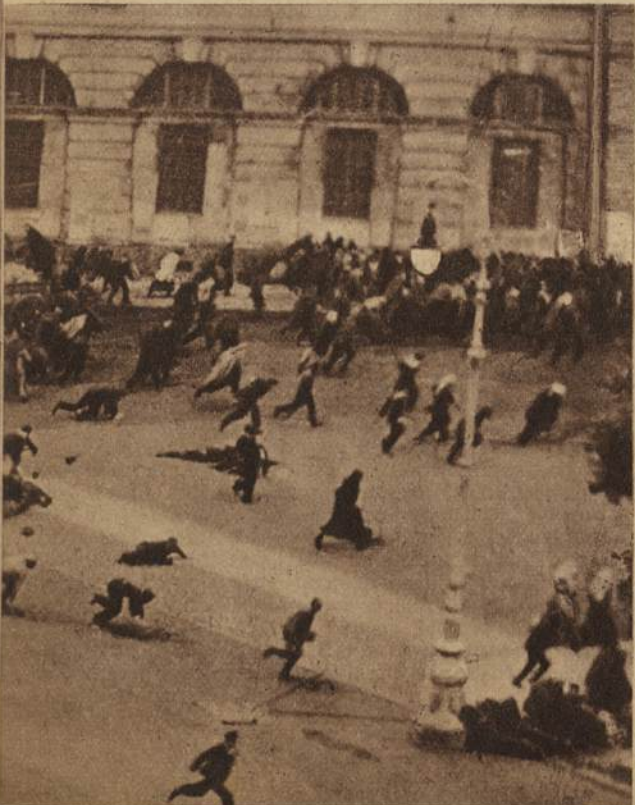
Et c'est le coup de foudre de 1914. Lénine est précisément en train de faire un voyage secret en Galicie. Il se jette dans la bataille, essaie de soulever le prolétariat contre la guerre. En Russie, la partie est déjà perdue, la mobilisation se fait en bon ordre. Lénine veut jouer le va-tout en Allemagne, en France.



Octobre 1917 : Lénine et son état-major bolchevick chassent du pouvoir le gouvernement provisoire du socialiste Kerensky (ci-dessous), politicien adroit.



Janvier 1937 : Radek, l'un des plus vieux membres du Parti, un pur léniniste, est accusé de trahison.





Il veut traverser l'Autriche. On l'arrête comme espion. Quand il est libéré et qu'il peut gagner la Suisse, quinze jours plus tard, tout est consommé. Les social-démocraties allemandes et françaises ont accepté l'union sacrée avec leurs partis nationaux respectifs, elles ont voté les crédits de guerre. On se bat déjà sur tous les fronts, les ouvriers marchent à la mort en chantant les hymnes patriotiques.

Réunis en Suisse, les membres les plus importants du bureau politique bolchevick vont assister à la tuerie et attendre leur heure.

1917

Ce qui est extraordinaire, c'est que cette heure tant attendue, si patiemment préparée, ils ne la choisissent pas. Personne ne la choisit. Le fruit pourri se détacha de l'arbre au moment où personne ne s'y attendait.

Depuis plus d'un an, le tsarisme était perdu. La désillusion après les premières offensives orgueilleuses du début de la guerre, l'enrayage du « rouleau compresseur », puis la débâcle de Tannenberg, avaient fini de détruire le prestige de l'autorité absolue. Le tsar, faible et mal entouré, tirailé par sa femme, envoûté par Raspoutine, ne tenait plus son peuple en mafns. Déjà il était trahi, abandonné par tous, même par ses généraux, par sa noblesse, par ses parents. Devinant la chute inévitable, les grands-ducs, les gouverneurs de province essayaient de prendre des gages ou d'en donner aux futurs maîtres. Ce n'était, du front à Saint-Petersbourg, que machinations, complots, compromissions. L'armée, mal nourrie, mal approvisionnée, était complètement découragée. On poussait à l'assaut des mitrailleuses allemandes des hommes affamés sans cartouches et pieds nus.

Au début de mars 1917, il y a plus de quarante degrés de froid à Pétrograd. Les trains n'arrivent plus, le chauffage ne fonctionne plus en ville. Les vivres sont rares. Des milliers de femmes, d'enfants font la queue devant les boulangeries. La Russie et le régime sont à bout de force, de résistance nerveuse. Pourtant les comités révolutionnaires ne songent pas à déclencher la ruée.

La révolution naît spontanément. Le 8 mars, dans la matinée, les ouvriers qui n'ont pas pu donner à manger à leurs gosses depuis deux jours quittent les usines, envahissent les rues et pillent les boulangeries. Le lendemain, le mouvement a gagné les faubourgs. Des soldats permissionnaires refusent de repartir pour le front, se joignent aux ouvriers. La police est bientôt impuissante à rétablir l'ordre. Le gouverneur de Pétrograd fait appel à la troupe. Au crépuscule, un régiment de cosaques reçoit l'ordre de charger la foule qui avance dans la rue, n'obéit pas, se retourne et ouvre le feu sur la police. Un instant après, manifestants et cosaques s'étreignent et fraternisent. La monarchie russe a vu son dernier soir.

A ce moment là encore, un homme énergique aurait sauvé le régime. Mais le tsar est sans force, sans caractère, son entourage ne pense qu'à l'abandonner au plus vite, à se partager les dépouilles de l'empire. Déjà les grands-ducs essaient d'entrer en conversation avec les militants de gauche. Le 11 mai, éccœuré, Nicolas II abdique à son quartier général.

Qui va prendre le pouvoir ? Les ouvriers ne savent que faire de cette victoire trop rapide. La machine gouvernementale décapitée n'en continue pas moins à tourner tant bien que mal. La Douma se trouve automatiquement en possession du pouvoir. Elle forme en hâte un gouvernement provisoire qu'elle confie aux socialistes Kerensky et Milioukov.

Kerensky n'est qu'un politicien, adroit mais sans grand caractère. En tout cas il n'est pas l'homme de cette tâche gigantesque qui, tout de suite, l'écrase. Il décide de continuer la guerre et se mit au service des alliés.

Quand la nouvelle parvint à Genève, Lénine et Trotsky pleurèrent de rage. Ils voyaient leur œuvre gâchée au moment même où elle voyait le jour et ils étaient bloqués en Suisse, sans aucun moyen de rejoindre la Russie.

C'est alors qu'ils demandèrent au gouvernement allemand de leur accorder le droit de passage.

Les Allemands n'hésitèrent pas. Ils savaient que les bolchevistes étaient pacifistes. Les jeter dans les jambes de Kerensky, le « jusqu'aboutiste », c'était précipiter la fin de la résistance de l'armée, de la pitoyable armée russe. Ils organisèrent le voyage et,

au début d'avril, l'état-major bolchevique traversait l'Allemagne en wagon plombé et parvenait à Pétrograd.

Les socialistes au pouvoir furent bien obligés de les accueillir. Ils le firent sans plaisir et s'efforcèrent, dès ce moment, de les minimiser, de réduire leur action.

Mais Lénine et Trotsky se moquaient bien de Kerensky. Ils savaient bien qu'ils ne collaboreraient jamais avec lui. Ils n'avaient qu'une hâte, rassembler leurs troupes et s'emparer du pouvoir par la force.

Lénine commence une violente campagne contre le gouvernement, contre la guerre et même contre la République. Il n'admet au pouvoir que les soviets d'ouvriers. Il prêche aux soldats la fraternisation avec les Allemands.

C'est, pendant les mois qui suivent, la glissade de la Russie vers un désordre affreux. Personne ne gouverne. Kerensky, travaillé entre les bolchevistes et les éléments de droite qui tentent de reprendre l'avantage, de se reformer, ne sait plus où donner de la tête. Il emprisonne des deux côtés, à tort et à travers.

Les émeutes de gauche et de droite se multiplient. D'un côté les marins font des soviets et massacrent leurs chefs. Par ailleurs, les officiers organisent la



Toute l'équipe de Lénine a été brisée par Staline; Trotsky, lui-même, a été définitivement exilé en 1927.

contre-révolution. Au mois de juillet, le général Kornilov tente un coup de force contre Pétrograd. Pour le repousser, Kerensky est obligé de mettre en liberté les marins et les soldats bolcheviques qu'il avait fait arrêter le mois précédent et de les lancer contre lui.

Mais, en même temps, il traque Lénine qui est obligé de s'enfuir en Finlande sous un déguisement.

La confusion est à son comble. Personne ne sait plus ce qu'il veut. La Russie est divisée en dix ou quinze partis qui tiennent meetings après meetings, se battent dans les rues. Un million de déserteurs erre dans le pays, forme des troupes de brigands de grand chemin.

Au milieu du désordre, seul impassible, sûr de sa mission et de sa tâche, l'état-major bolchevique organise sa révolution.

Il peut enfin sortir son fameux plan. Pas de mouvements de foule. Une série combinée de coups de main réalisés par des spécialistes. Pendant que Lénine est en Finlande, Trotsky met la dernière main au projet. Il a introduit des hommes à lui partout, dans tous les rouages de l'administration. Les peintres qui repeignent les portes du ministère de la guerre, les factionnaires de la centrale électrique, les ouvriers plâtriers de la poste centrale sont tous des bolchevicks ou des menchevicks, car les deux factions du parti communiste se sont réconciliées en face de la tâche commune à accomplir.

Le moment approche. Depuis deux semaines, Trotsky emmagazine et distribue des armes, forme des petits groupes d'hommes de main, mobilise lentement ses troupes autour des points stratégiques. Enfin, sur une dépêche de Trotsky, Lénine remet

son déguisement, sa perruque de femme, sort de Finlande et revient à Pétrograd.

Le Congrès des soviets doit se réunir le 24 octobre. Mais la salle des séances restera vide. C'est ce jour-là qu'a choisi Trotsky. Pendant que Kerensky met son costume de gala, le premier coup de feu éclate devant la centrale téléphonique. Les bolchevicks sont dans la rue.

Les journées d'octobre

Le gouvernement provisoire est d'autant plus surpris qu'il se croyait dans la position de l'attaquant, non pas dans celle de l'attaqué. Depuis quelques jours, Kerensky avait décidé d'en finir avec les bolchevicks et d'assurer son pouvoir en s'appuyant sur les éléments contre-révolutionnaires de droite, parlementaires bourgeois, officiers et cadets. Il était en train de faire revenir en toute hâte des troupes fidèles du front et il avait cité Lénine à comparaître devant un tribunal. C'est d'ailleurs ce qui avait forcé Trotsky à avancer son attaque plus tôt qu'il ne l'aurait voulu.

A Pétrograd même, là où Trotsky dirigeait la manœuvre, il n'y eut pour ainsi dire pas de lutte. Le mécanisme joua sans heurt. En une heure, les troupes de choc bolcheviques se furent emparées de tous les édifices publics, de la Centrale téléphonique, des ministères. Le Palais d'Hiver, où se tenaient Kerensky et le gouvernement provisoire, fut cerné. Quelques troupes de cadets qui essayèrent de résister furent mitraillées sans merci. Technoudsnovski avec une poignée d'hommes entre dans le Palais d'Hiver. Tout y est sinistrement désert et silencieux. Les bolchevicks s'avancent revolver au poing. Un huissier, tremblant de peur, leur désigne du doigt la salle du conseil. Ils donnent des coups de pied dans la porte, ils entrent. Une dizaine d'hommes blêmes sont assis là autour d'une table au tapis vert. C'est le gouvernement provisoire, politiciens veules qui ont cru avoir les épaules de prendre la lourde succession des Romanov. Seul le fauteuil central est vide. Kerensky a réussi à s'enfuir.

A l'aube, quelques officiers résistent encore dans la forteresse Pierre et Paul. Le croiseur *Aurora*, ancré dans la Néva, en pleine ville, et qui est aux mains des révolutionnaires, ouvre le feu sur la forteresse qui se rend immédiatement, l'aube du 26 octobre naît. Les bolchevicks sont maîtres de Pétrograd. Le gouvernement Kerensky n'est plus. Dans la capitale, la manœuvre admirablement organisée par Trotsky n'a pas coûté en tout deux cents morts.

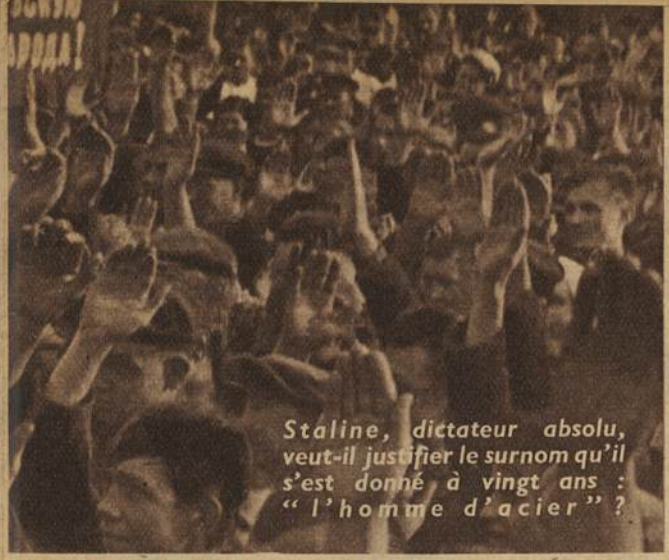
En province, l'affaire est aussi rapidement réglée. A Moscou, par contre, les contre-révolutionnaires de droite alliés pour la circonstance aux socio-démocrates de Kerensky, résistèrent farouchement. Un moment même, ils parurent l'emporter. La bataille de rues dura six jours, féroce. Le Kremlin est pris et repris. Enfin, les bolchevicks amenés à l'assaut par Mouralov et Smirnov, forcent la victoire.

Pendant ce temps, à Pétrograd, le congrès des Soviets se tenait. Les menchevistes, en minorité, quittent la salle. Les bolchevistes sont seuls maîtres du pouvoir, le vainqueur des journées d'octobre, Trotsky, laisse sans amertume la première place, l'insigne du chef au grand théoricien, au constructeur du parti, à Vladimir Illitch Lénine.

La construction

Dès les premières semaines du pouvoir, Lénine doit faire face à des difficultés inouïes, et d'abord sur le plan politique. Trotsky s'est complètement rallié à son point de vue et collabore étroitement avec lui. Mais quelques autres de ses compagnons, Kamenev, Zinoviev, Rikov, voudraient déjà attédir la formule et accepter dans le gouvernement les menchevistes et même les sociaux-démocrates. Lénine reste intransigent. Pourtant il sera obligé de céder sur le plan social et économique et abandonner beaucoup de ses théories dogmatiques avant même qu'elles aient pu être appliquées : le partage intégral des terres, l'abolition de la police, de l'armée permanente et du fonctionnarisme ; l'égalité de tous les salaires et traitements, rien de tout cela n'était possible dans un pays ruiné, en plein désordre, en pleine anarchie. Il faut commencer par le commencement et donner à manger au peuple, ce qui fut loin d'être facile.

Sur le front, on se battait toujours. A peine les bolchevicks furent-ils au pouvoir que les Empires cen-



Staline, dictateur absolu, veut-il justifier le surnom qu'il s'est donné à vingt ans : "l'homme d'acier" ?

traux leur firent des propositions de paix. Les choses traînèrent; presque toute une fraction autour de Lénine voulait que le prolétariat continuât cette guerre simple contre le militarisme allemand. D'autre part, les Allemands avaient les dents longues et demandaient que l'on reconnût au moins l'indépendance des provinces du Nord qui s'étaient formées encore contre le bolchevisme.

Le kaiser dut se décider à prendre militairement l'offensive. Naturellement le fond des moujiks affamés céda et, devant l'avance des troupes feldgrau, Lénine se décida à traiter. C'était la première défaite du parti communiste, puisqu'il devait renoncer à la révolution en Ukraine, en Finlande, dans les provin-

sie des Soviets, font le blocus de ses ports. Les attentats se multiplient contre Lénine. L'un d'entre eux réussit presque; il est grièvement blessé.

A ce moment-là, la situation est tragique. Les armées blanches avancent en marche forcée vers Moscou et Pétrograd. Le soviét local, pris de panique, à l'approche de la cavalerie de Denikine, a fait exécuter, dans les caves du château où il était retenu prisonnier à Ekaterinbourg, le tzar et toute la famille impériale. Le monde civilisé occidental hurle d'indignation et de haine. Le pays est affamé. Les enfants meurent par milliers. Au fond de son lit de blessé, Vladimir Illitch, lucide, continue d'organiser.

Et tout d'abord, l'armée. Il confie à Trotsky cette tâche. Le vainqueur des journées d'octobre, nommé commissaire, parcourt les campagnes, réussit à ranimer la foi des paysans et des ouvriers. On les arme, on les instruit. Nous sommes à la fin de l'été 1919. Les généraux blancs ne sont plus qu'à vingt kilomètres de Pétrograd, à cent cinquante kilomètres de Moscou. Alors l'armée rouge, dans une sorte de sursaut extraordinaire, reprend l'avantage et met en déroute les gardes blancs.

La lutte sera encore longue. Durant toute l'année 1920, le général Wrangel luttera en Crimée et en Ukraine. C'est un élan irrésistible de la cavalerie rouge de Boudienny qui finira par le rejeter jusque sur le territoire turc. Il faudra encore à la Russie des Soviets subir l'assaut de la Pologne. Le début de la guerre est favorable aux Russes, et, à un moment, Lénine espère même soviétiser la Pologne. Pilsudsky, aidé par le général Weygand, gagne la bataille de Varsovie et la Russie perd toute frontière commune avec l'Allemagne. L'U. R. S. S. est moins grande que la Russie des tzars. Le pays est ruiné. Deux ou trois

générations sont décimées par la guerre et la famine, tout est à reconstruire sur des ruines, mais c'est la paix.

Le démembrement de l'équipe

L'équipe se met courageusement au travail. Mais le grand constructeur Lénine ne jouira pas longtemps de son rêve : celui de construire ses sociétés communistes dans l'ordre et dans la paix. Dès 1921, sa santé est gravement altérée. En 1922, une première attaque le paralyse; il traîne pendant un an, ne pouvant presque plus travailler, mais vivant et terriblement lucide encore. Et déjà, autour de lui, c'est la curée. Staline, l'ancien homme de main, l'ancien terroriste géorgien, a intrigué dans la coulisse jusqu'à venir prendre place dans l'état-major. Lénine, qui apprécie en lui ses extraordinaires qualités de ténacité, l'a nommé secrétaire général du Parti. Et, petit à petit, Staline ramène à lui toutes les autres fonctions. Pourtant, au début de 1923, il y a un conflit entre Staline et Lénine. Vladimir Illitch, qui va beaucoup mieux, qui recommence à travailler, va peut-être réduire singulièrement l'autorité de Staline, le faire entrer dans le rang. Il n'en a pas le temps. Une dernière attaque le couche définitivement. La Russie fait à Lénine des funérailles grandioses, son corps, embaumé, reste exposé sur la Place Rouge, à Moscou, il est l'idole, il est le seul dieu des générations futures.

Mais, le lendemain, Staline est à sa place et va commencer de diriger la Russie comme un dictateur absolu. Trotsky, dilettante, a laissé passer sa chance.

Le reste, ce qui s'est passé depuis quatorze ans, n'appartient plus à l'esquisse historique que j'ai voulu faire. Sur le plan politique, sur le plan économique, les Soviets ont beaucoup peiné et beaucoup travaillé. Cent cinquante millions d'hommes ont préféré souffrir la faim plutôt que de renoncer à une mystique. Ils mériteraient d'en être récompensés. Mais, sur le plan sentimental, Staline a été amené à mener un jeu sans troubler, sans émouvoir les vieux militants de la liberté du prolétariat, les survivants des luttes de classe d'autrefois. Toute l'équipe de Lénine a été brisée par lui. Le premier, Trotsky, a été exilé en 1927. Avec les autres, il a encore pris moins de ménagements. Depuis quelques années, régulièrement, quelques-uns des premiers militants bolchevistes sont accusés de trahison, de sabotage du régime, de complicité avec l'ennemi public n° 1, Trotsky. Alors qu'il semble bien que Staline lui-même incline à une dictature bourgeoise, il accuse les pionniers de la révolution de trahir la cause du peuple.

On a assisté à des procès étranges. Mouralov, Smirnov achèvent de mourir en prison. Tomsky s'est suicidé. Iagoda, le grand-maître du Guépéou pendant dix ans, est en disgrâce. Enfin, les plus vieux compagnons de Vladimir Illitch, ceux qui ont bâti avec lui la mystique communiste, dans les prisons tsaristes et en exil, Kamenev, Zinoviev, ont été condamnés à mort et abattus à coups de revolver dans la nuque, dans une cave. Sans faiblir, Staline continue sa tâche impitoyable. Que veut-il ? Qu'espère-t-il ? Veut-il simplement justifier le surnom qu'il s'est donné à vingt ans, ce surnom orgueilleux : Staline, c'est-à-dire l'homme d'acier ?

Paul BRINGUIER.

Page 17, L'énigme du Bois de Boulogne et pages 18 et 19, Les secrets de Navachine



Tandis que l'U. R. S. S. s'oriente vers une sorte de démocratie sociale, les procès de trahison et de sabotage du régime se succèdent sans cesse.

ces du Nord. Chargé des négociations, Zokolnikov signa sans lire le traité de Brest-Litovsk qui supprimait le front oriental, rendait à l'Allemagne l'usage de nombreuses divisions et lui permettait de tenter en février 1918, en France, sa dernière offensive désespérée qui ne devait être déjouée que par le second miracle de la Marne.

Débarrassés de la guerre extérieure, les Soviets n'étaient pas sauvés pour cela. Les alliés n'ont pas pardonné aux bolchevicks ce qu'ils appelèrent leur trahison. Dès que l'Allemagne a lancé ses derniers feux, dès que l'Autriche-Hongrie a mis bas les armes, dès que le vieux Ludendorff est acculé, dès que l'issue de la guerre ne fait plus de doute, ils se retournent contre la Russie. Presque ouvertement, ils l'attaquent ou facilitent les menées contre-révolutionnaires. Les généraux tsaristes réapparaissent dans les provinces, groupent autour d'eux les gardes blancs et les troupes royalistes, attaquent les soviets locaux. La Roumanie s'empare de la Bessarabie. Les Cosaques de l'attaman Petlioura occupent la Crimée. Le général Denikine, puis le général Wrangel organisent de véritables armées blanches, bien armées, bien équipées. Tous les pays capitalistes se dressent contre la Rus-

1927





Roger Vernon qui abattit dans la banlieue de Londres, "Max-le-Rouquin" du quartier de Soho.

A l'écran

Roger Vernon, assassin de Max le Rouquin, va comparaître prochainement devant les Assises de la Seine. Soho, où le crime fut prémédité a fourni le sujet de plusieurs films sensationnels... Car le fameux quartier demeure le centre des criminels internationaux, où s'élaborent les grands projets de contrebande et de traite des blanches.

C'est John Barry, roi des tripots de Londres, qui sert d'agent recruteur et envoie aux studios, moyennant une sérieuse commission, les têtes les plus typiques et les figurants les plus réalistes, rencontrés dans les bars de Soho.



Harem flottant

Pour assister aux fêtes du couronnement, des milliers de personnes de tous pays et de toutes races, vont se rendre en Angleterre...

Hindous, Siamois, Japonais, Chinois ont déjà retenu leurs cabines sur les grands paquebots qui, amarés aux quais de Gravesend et de Greenwich, serviront de palaces flottants.

L'un de ces bâtiments sera spécialement aménagé pour un prince arabe et son harem : une partie du pont entourée de cordages et protégée par un corps de police indigène, sera réservé à ces dames... Celles-ci bénéficieront, sans doute, d'un billet collectif.



Une courbe saisissante

Les récentes statistiques relevées aux Etats-Unis indiquent, paraît-il, une diminution sensible des cas de lynchages.

On enregistre, en effet, 25 exécutions sommaires en 1933, 15 en 1934 et 20 en 1935. En 1936, 9 nègres ont été lynchés par les blancs. 62 nègres, condamnés et emprisonnés, échappèrent au lynchage grâce à la protection de la police.

Il y a, certes, du progrès, mais la courbe n'en demeure pas moins impressionnante !...



Le sexe faible

Le juge Musmanno, magistrat de Pittsburg, en Amérique, a déclaré que, dorénavant, il se montrerait plus indulgent pour les femmes que pour les hommes, en n'infligeant au sexe faible qu'un tiers des années de prison réservées aux hommes.

La femme, explique cet aimable magistrat, souffre plus que l'homme parce qu'elle est faite d'une matière plus tendre. La punition la plus légère suffit à ébranler sa sensibilité...

LES VRAIS TRAVAUX FORCÉS

LES problèmes économiques, qui ne cessent de prendre plus d'importance, chaque jour, se manifestent à l'occasion de réformes qui semblaient, tout d'abord, fort éloignées de leur domaine.

C'est ainsi que la suppression du bagne, dont le vote par le Parlement est certain, et qui est déjà, en fait, commencée, puisque aucun « transport » ne s'effectue vers la Guyane, pose des questions nouvelles et dont à juste titre s'est préoccupé l'éminent directeur général de l'Administration pénitentiaire, M. René Andrieu.

La main-d'œuvre pénale qui se recrute à l'intérieur des prisons et qui exécute les marchés passés entre l'Etat et les concessionnaires a fait l'objet, tant du côté des patrons que de celui des ouvriers, de critiques assez fondées. Il est évident qu'elle crée une concurrence facile, par sa gratuité même, aux producteurs, et constitue un péril pour les chômeurs, encore trop nombreux.

Mais, d'autre part, le maintien en France de six mille forçats ou relégués, que la réforme de la loi de 1854 va provoquer, exige une étude minutieuse des conditions de leur emploi.

Supprimer le bagne est une mesure d'intelligente humanité ; mettre fin à une loi qui, excellente dans son principe initial, s'est avérée désastreuse dans ses résultats, a été l'un de nos sujets constants de préoccupation, et *Détective* s'honore d'avoir, par ses campagnes, contribué à rallier une opinion hésitante dans un mouvement qui a triomphé.

On ne peut, ayant satisfait ainsi à l'équité, laisser dans une cellule des hommes qui ont été grandement coupables, sans les occuper.

Qu'une sanction plus sévère leur soit appliquée, à proportion même de leur faute, cela est nécessaire. On a prévu des stades dans l'application de la peine : d'abord, la prison cellulaire accomplie de la façon la plus rigoureuse, pendant un délai qui ne pourra dépasser trois ans. La solitude totale pour les criminels n° 1 ; le châtiement sera rude ; il ne pourrait excéder la durée prévue, la raison humaine sombrerait, au delà.

Puis, l'atelier en commun, dans le silence absolu, pendant cinq, dix ou quinze ans, suivant l'importance de la peine prononcée par la Cour d'assises. Le « doublage » sera remplacé par des épreuves de « reclassement social » dans des établissements de travail spéciaux.

Les études auxquelles s'est livrée l'Administration pénitentiaire inclinent à penser que les travaux de défense nationale seront l'aliment principal donné à l'activité des forçats devenus métropolitains.

Les besoins impérieux créés par l'inquiétante situation internationale fourniront une ample matière et les travaux forcés cesseront d'être le lamentable et répugnant échec que depuis si longtemps dénoncent les sociologues pour devenir une efficace et productive réalité.



Regrettable confusion : une de nos lectrices a été prise pour cette prostituée du pavé de Toulouse.

Le sosie

Dans le numéro 426 de *Détective*, en date du 24 décembre 1936, nous avons publié, entre autres illustrations du reportage à Grenoble, de notre collaborateur Luc Dornain, « Crépuscule des maisons closes », une photographie prise à Toulouse et montrant trois filles de mœurs légères. Or, il se trouve, par un fâcheux et déplorable hasard, que l'une de ces jeunes personnes, celle précisément que montre — à nouveau — le cliché ci-dessus, est le sosie d'une de nos aimables lectrices, Mlle Francillon, demeurant à Tulins-Fures, dans l'Isère.

S'il est vrai que l'habit ne fait pas le moine, le manteau, l'écharpe et le béret ne font pas non plus la fille publique ; aussi, cette mise au point étant faite, notre correspondante, dont la conduite est irréprochable, n'a-t-elle plus à craindre d'être prise pour celle qu'elle n'est pas...



Le crime à la mode

On a, récemment, arrêté, à New-York, un Nègre, major Green, qui assomma une jeune femme blanche, Mrs Harriett Case et la noya dans une baignoire. Cette méthode d'assassinat est à présent fréquemment pratiquée en Amérique. En l'espace d'une année, la police enregistra douze meurtres de ce genre, dont le plus sensationnel fut celui de Mrs Jitterton, que *Détective* a relaté.

De même que les honnêtes gens, les malfaiteurs changent d'habitudes et de méthodes.

Le meurtre dans la baignoire peut être considéré aujourd'hui comme le crime dernier cri.

UN COUP D'ŒIL SUR...

L'écriture du Commissaire Guillaume

L'AMPLEUR, la fermeté et la précision du tracé témoignent à la fois des puissantes ressources d'énergie d'où procède l'activité du scribe et d'un réalisme très lucide. A voir la minutieuse, la consciencieuse formation de chaque lettre, on conçoit que le commissaire Guillaume soit un observateur auquel nul détail, nul indice n'échappe et qui excelle en parfait logicien à dégager d'un ensemble de faits une juste conclusion.

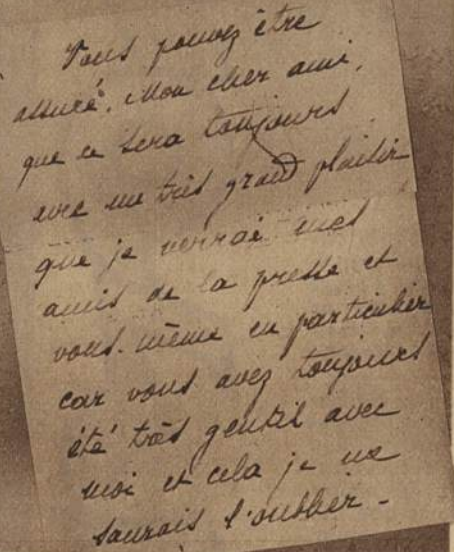
Son imagination, extrêmement féconde, le sert sans jamais l'égarer : non seulement il est réaliste, mais il est circonspect et il a soin d'étayer d'évidences étroitement coordonnées le cheminement de sa pensée investigatrice. Quand il affirme, c'est qu'il est sûr parce qu'il a vérifié et revérifié les bases de son affirmation jusqu'à ce que sa certitude devienne irréfutable. Il a conscience de sa valeur. Il sait qu'il est doué et expérimenté, qu'il possède à merveille la technique et les subtilités du métier et qu'au milieu du labyrinthe policier le plus hermétique, il ne tardera jamais à s'orienter vers la lumière. Nul ne s'étonnera qu'il en ressente une fierté bien justifiée.

Comme il puise dans l'accomplissement de sa tâche ses principales satisfactions, comme il aime à faire œuvre utile, produire des résultats, sa retraite officielle n'interrompra certainement pas sa carrière. Dégagé du souci de

travailler en conformité du formalisme administratif, sa virtuosité ne peut, désormais, que se développer encore et se surpasser.

Dans le privé, c'est un homme compréhensif, indulgent et quelque peu désabusé. Il a grand soin d'interposer une façade impassible entre ceux qui l'approchent et son individualité intime, afin de ne déceler qu'à bon escient sa très grande sensibilité. Très entier, très indépendant, s'il réfléchit longuement, il ne décide qu'une fois et sait alors demeurer inflexible. C'est bien un chef.

Paul-Clément JAGOT.



ADMINISTRATION - RÉDACTION - ABONNEMENTS

3, RUE DE GRENELLE - PARIS (VI^e)

TÉLÉPHONE : LITRÉ 46-17
 FRANCE ET COLONIES 1 an 6 mois
 ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS 65. » 35. »
 COMPTES CHEQUE POSTAL : N° 1298-37 85. » 45. »
 ÉTRANGER (TARIF A)..... 100. » 55. »
 ÉTRANGER (TARIF B)..... 100. » 55. »

Tous les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de "Détective"

Directeur :

MARIUS LARIQUE

La mise en page

de ce numéro est de

J.-G. SERUZIER

Confidences

RUBRIQUE GRATUITE OUVERTE A NOS LECTEURS

Jean F., abonné, à Dijon, J'entends souvent parler de femmes dites « barrées » parce qu'un homme, si viril qu'il soit, ne peut arriver à franchir le seuil secret. Est-ce une légende ou une réalité ?

C'est une réalité cartilagineuse, cloisonnant les voies d'accès et justiciable du bistouri. Ajoutons que, fort heureusement, cette dystrophie est rare. Aujourd'hui, on l'opère. Jadis, c'était sans recours. Lisez la vie d'Elizabeth d'Angleterre.

M. H. D., abonné à Gennevilliers. Y a-t-il vraiment des exercices qui fortifient la volonté ? Et si on n'en a pas assez pour pratiquer lesdits exercices, alors il n'y a rien à faire.

La volonté — c'est-à-dire l'aptitude à vouloir — est essentiellement modifiable.

Si peu doué que l'on soit, il reste possible de s'exercer à agir ou à s'abstenir conformément aux décisions que l'on a arrêtées. C'est le fait de s'entraîner ainsi qui fortifie la volonté.

L'entraînement des aptitudes psychiques, de l'aptitude à vouloir, en particulier, s'inspire de ce principe : s'exercer, pour commencer, à des actes de volonté possibles en l'état présent de celle-ci et à les réitérer de plus en plus fréquemment. En suivant cette méthode, ce qui vous semble aujourd'hui au-dessus de vos forces deviendra possible.

Monsieur B., Abonné, Suisse. — Je suis dans une situation pénible, j'aimerais savoir si cela va changer cette année et si j'aurais avantage à m'expatrier. Né le 21 septembre 1892 à 15 heures.

En juin 1937, vous entrez dans une période de toute différente, mais vous n'auriez pas intérêt à envisager de très lointains changements de résidence. Actuellement, vous subissez les effets d'un demi-carré du Soleil, mais ceci va s'atténuant et, immédiatement après, il y a promesse de cinq années très satisfaisantes. D'ici juin, évitez les voyages et remettez toute transaction importante.

Cyronos, Abonné, à Pietrapola. — Né le 9 août 1910, à 19 heures, je demande mes jours, heures et nombres favorables.

Avec le Soleil dans le Lion, la Lune dans la Balance et l'ascendant conjoint à Mercure, vous avez le tempérament d'un fin dilettante. Vous réussirez, en littérature, dans le roman d'analyse. Comme, d'autre part, Mars est ici conjoint à Mercure, ceci vous rend caustique, vif, avec un sens critique toujours en éveil et d'excellentes dispositions pour la polémique. Vos chances sont d'ordre Jupiterien : vous aurez des appuis. Jour : le Jeudi. Heure : celle de Jupiter. Divisez la durée du jour en 12 parties égales et choisissez, soit la première, soit la huitième de ces périodes. Nombres : 19, 38, 57 et 76.

Raymond M., Abonné, à Nancy. — N'y a-t-il vraiment rien d'efficace contre le rhume des foies ?

Préventivement, les injections de substances peptonisées ou même la peptone administrée par la voie buccale donnent des résultats. Quand l'accès menace, les pulvérisations intra-nasales d'adrénaline à deux pour cent peuvent occasionner une détente. Mais le traitement de fonds ne peut être qu'individuel. Un régime sain, une hygiène générale visant au parfait état du viscère hépatique et de l'appareil respiratoire, par-dessus tout le maintien du système nerveux en sédation. Telles sont les directives essentielles d'une désensibilisation.

Diek Bouboule, J'ai 37 ans, 1 m, 77, 88 kilos. Je travaille sans mouvement. Quand, par hasard, j'accablais une besogne musculaire de quelques heures, je me sens beaucoup mieux qu'à l'habitude. Ceci m'a donné l'idée de pratiquer la culture physique. Quelle méthode convient à mon âge, étant donné que je n'en ai jamais fait ?

Voilà de la sagesse. La culture physique ramènera votre poids à la normale et rajouera toutes vos fonctions, en déterminant l'élimination des toxines qui stagnent inévitablement dans les plasmas du sédentaire. Nous vous conseillons la méthode Gerber, composée justement en vue de mettre la culture physique à la portée des adultes et même des gens âgés qui ne l'ont jamais pratiquée. Vous y trouverez une progression douce, des indications de régime et, à côté des exercices purement musculaires, un système complet pour développer la volonté.

Violette Normande. — Mon mari s'étant mis à boire d'une façon invétérée, je me décide à aller vivre en province dans l'espoir qu'un changement d'existence le guérira de cette funeste passion. Y réussira-t-il ?

Il faudrait savoir ce qui le détermine à boire : désœuvrement ? entraînement ? dépression à la recherche d'une euphorie artificielle ? Si c'est l'inaction, l'apathie, l'absence d'un but, d'un objectif, on peut se demander si la vie rurale, en privant l'intéressé des mille distractions parisiennes, ne lui rendra pas plus sensible ce néant intérieur auquel il cherche inconsciemment à échapper en buvant. S'il boit parce que des camarades l'y engagent, il paraît judicieux de l'éloigner de ceux-ci. Si, par suite de débilité ou à cause de quelque grosse déconvenue, il se trouve déprimé, en quête d'une excitation, d'un dérivatif, mieux vaudrait que son médecin lui prescrivit quelque tonique inoffensif. A noter que les homéopathes prescrivent, dans les cas de dipsomanie, un produit qui, disent-ils, crée de l'aversion pour les boissons alcoolisées. L'efficacité de cette préparation reste entière quand le malade l'absorbe à son insu.

Charles F., à Paris. — J'ai sur le visage quantité de points noirs. Pouvez-vous m'indiquer un produit qui les fasse disparaître.

Avant tout, sachez que ces points noirs se forment parce que les pores de votre peau sont dilatés exagérément par un excès de sécrétion sébacée trop abondant. A l'origine de cet excès de sécrétion, il y a un dérèglement fonctionnel des glandes à sécrétions internes, ce qui nécessite un traitement opothérapique que votre médecin peut seul préciser après avoir inventorié votre système endocrinien.

Pour vous débarrasser des points noirs en question, procédez posément, en plusieurs séances, de manière à éviter d'irriter de larges sections de la peau. Dégraissez une petite étendue de votre visage à l'aide d'un tampon d'ouate imbibé d'éther (attention : ceci doit être effectué dans un local où il n'y a ni feu, ni lampe allumée !). Secondement, badigeonnez avec la solution suivante :

Acide tartrique 1 gr.
Acide salicylique 1 gr.
Résorcine 1 gr.
Alcool à 60° 30 gr.

Puis, muni d'une pince à comédons (à demander au pharmacien), extrayez-en une dizaine au plus.

Le lendemain, traitez la zone voisine.

Un Français à Genève. Donné d'un tempérament ardent et marié à une femme très froide, que je ne veux pas tromper, pouvez-vous m'indiquer un calmant ?

Tous les produits considérés comme « sédatifs », notamment les bromures, le lactucarium, le pavot, le népuphar, modèrent l'instinct génésique, mais il en faudrait des doses massives pour déterminer, au sein d'un tempérament ardent, le calme plat. Visez plutôt à modifier le tempérament lui-même. Pour cela, abstenez-vous d'alcool, thé, café et bières lourdes. Observez un régime à prédominance végétarienne, sans épices. Pratiquez un sport. Le meilleur dans votre cas est l'haltérophilie. Evitez, enfin, les lectures, spectacles et conversations de nature à orienter votre imagination vers la chose érotique.

Poupée brune, à Nice. Mon visage agréable est déparé par des yeux très petits. N'y a-t-il rien à faire ?

Vous craignez, dites-vous, de ne pas trouver à vous marier à cause de cela ? Que vous êtes enfant ! S'il s'agissait d'une conformation nettement inesthétique, il n'y aurait pas encore lieu de redouter un ostracisme masculin généralisé : ouvrez l'ouvrage de Lalo : *La faillite de la beauté*. Vous serez stupéfaite de constater que le visage et la plastique des séductrices les plus réputées, celles dont l'histoire a retenu le nom, ne furent pas — loin de là — d'irréprochables merveilles. Votre regard plaira à certains que de grands yeux n'ont point retenus. Mais si vous voulez absolument les grands yeux, adressez-vous à un ophtalmologiste, qui pratiquera sur vous l'opération nommée canthoplastie, usitée chaque fois que l'orifice palpébral se trouve insuffisamment fendu.

P. S., à B. Connaissez-vous un remède pouvant améliorer tant soit peu les pores dilatés ?

Voici, chère lectrice, un traitement complet. Il est un peu compliqué, mais d'une efficacité éprouvée. 1° Le soir, au coucher, appliquez doucement la pommade suivante :

Ichtyol 1 gr. 50
Oxyde de zinc 6 gr.
Lanoline pure anhydre 6 gr.
Axonge fraîche non benzoïnée 8 gr.

2° Le matin, enlevez l'enduit avec de petits tampons d'ouate imbibés d'huile d'amandes douces. Séchez bien en appliquant du plat de la main un linge fin. Puis, étendez et laissez sécher sur la peau cette solution :

Soufre précipité 5 gr.
Alcool camphré 20 gr.
Glycérine 5 gr.
Eau de roses 50 gr.

3° Vingt minutes plus tard, enduisez légèrement de crème ainsi composée :

Teinture d'hamamélis 30 gouttes.
Teinture d'hydrastis canadensis 30 gouttes.
Adrénaline solution au millième 3 gouttes.
Oxyde de zinc 4 gr.
Glycérolé d'amidon q. s. pour 20 gr.

Enfin, poudrez avec poudre Leclerc.

Jules S., à Paris. Pourquoi demandez-vous l'heure exacte de la naissance pour les horoscopes ?

Parce que la terre tourne à raison d'un degré d'arc pour quatre minutes, ce qui modifie d'un instant à l'autre, pour chaque point du globe, l'angle sous lequel sont reçus les influx sidéraux. C'est l'heure qui individualise l'horoscope. Autrement, le caractère et le destin de tous les gens nés le même jour, au même endroit, seraient identiquement influencés.

Fiat Lux. — J'ai lu et relu votre poignant reportage sur les lépreux de Tillichesti, dans les numéros 420 et 421 de « Détective ». Mais que deviennent les lépreux en France ?

Il n'en existe qu'un nombre insignifiant de cas bénins, dont les lésions localisées, ne présentent point ces risques de contagion qui sèment l'effroi sous d'autres latitudes. Aussi, nos lépreux ne sont-ils point parqués, mais libres. On les soigne dans divers centres de dermatologie, notamment à l'hôpital Saint-Louis à Paris. Due à la prolifération d'un bacille dit de Hansen, la lèpre peut être améliorée et même guérie par l'emploi d'huile de Chaulmoogra et de Carpotroche, en applications locales et en injections hypodermiques.

« DÉTECTIVE-BUREAU »



Actuellement
**GROS
SACRIFICES**
sur tous nos mobiliers 1936 (couvrants et de luxe) pour faire place à nos créations 1937

"EXPOSITION 1937"
N° 1403 du catal. -
Chambre moderne à
douxins en rance
vernies : 1 armoire,
3 portes, pied socle,
long. 1'40, 9" glace ;
1 lit assorti, pied socle,
avec 2 tables de chevet
atténuées, largeur
totale 1'90 - Sacrif.
1.995 fr.

GALERIES BARBÈS

Société Anonyme au Capital de 10.010.000 francs entièrement versés.
Maison fondée en 1895

55, B' Barbès-PARIS (18^e)

(Ne pas confondre ! La seule entrée de nos magasins est au N° 55)
Succursales : ALGER - BORDEAUX - LE HAVRE - LILLE
MARSEILLE - NANCY - NANTES - SI-NAZAIRE - TOULON
TOULOUSE

DEMANDEZ NOTRE
CATALOGUE-ALBUM

BON à découper et à faire parvenir aux GALERIES BARBÈS pour recevoir gratuitement l'Album général d'Ameublement et photo du modèle ci dessus. **276**

Magasins ouverts toute la journée (sans interruption) de 9 h. à 18 h. 30, y compris le samedi. Fermés le dimanche.

EXIGEZ L'ENCAUSTIQUE BARBÈS "BRILLANT EXPRESS"

CHEZ TOUS LES BONS DROGUISTES ET MARCHANDS DE COULEURS

Boîte d'essai franco contre 2 frs en timbres adressés à Bouquain et C^e, 5, Maur (Seine).

MONSIEUR! C'est vous le coupable si MADAME EST FRIGIDE

Comment Assurer
l'Harmonie Sexuelle



Etant donné les résultats vraiment extraordinaires qu'obtiennent les hommes avec le nouveau SUPER-ORMOSAN-A (Double Force), vous devez certainement à essayer ce "Veritable Elixir de Jeunesse - de Puissance Vitale". Même dans les cas les plus difficiles, les plus réfractaires, les plus désespérés, son action est rapide, sûre et certaine — quel que soit votre âge. Demandez le SUPER-ORMOSAN-A (Double Force) chez votre pharmacien, dès aujourd'hui. Quoiqu'on dise, il n'y a rien de comparable. Le succès est garanti dès la première boîte ou son prix vous sera remboursé. Dans chaque boîte, vous trouverez une brochure avec de nombreux secrets nouveaux, troublants, surprenants, sur l'harmonie sexuelle, la réjuvenation intégrale, et un complet développement physique. Si votre pharmacien manque de SUPER-ORMOSAN-A (Double Force), adressez-vous à un autre, mais soyez sûr d'obtenir ce que vous demandez : n'acceptez rien d'autre, ou bien adressez-vous à : Pharmacie Vaux, 73, Avenue Kléber, Service 71 R, Paris.

BON GRATUIT

Un ESSAI qui ne vous engage à rien. Envoyez-nous un bon et vous recevrez un ESSAI GRATUIT sur les dernières vitesses de Joinville qui peut vous faire gagner un abonnement à notre méthode.

Nom
Adresse
Ville

INDISCRETIONS SPORTIVES
35, rue de Berne, Paris (18^e année).
Tous renseignements vous seront également donnés pour gagner avec notre méthode 1.800 francs par mois.

SCIENCES OCCULTES

QUI QUE VOUS SOYEZ, sceptique ou incrédule, ne faites rien sans venir consulter Madame de SORIA

7, rue Mogador. Tél.: FIG. 64-45,
qui vous donnera le moyen de braver les déceptions de la vie.

NELTY-NEL cart MAIN, tache d'encre,
58, bd Montparnasse - 1^{er} dr.
2 h. à 7 h. même dim. Jeudi excepté. Lit. 72-79

NARCISSE BLEU
COLOGNE
LOTION
EXTRAIT
POUDRE
ROUGE-LEVRES
MURY

ÉCOLE INTERNATIONALE de DÉTECTIVES ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS

(Cours par correspondance)

Brochure gratuite sur demande

28, AVENUE HOCHÉ (8^e)

CAR. 19-45

L'AFFAIRE DE MAISONCELLE

Une erreur judiciaire a-t-elle été commise ? Un innocent au passé chargé de gloire, père de six enfants, expie-t-il en prison une faute qui n'est pas la sienne ? On a beaucoup écrit sur le crime de Maisoncelle, petit village perdu dans les terres grises d'Artois... Le meurtrier (?) désigné par une des victimes trois jours après le drame n'a été arrêté que deux ans plus tard. On l'a condamné à dix ans de travaux forcés. On lui a retiré sa croix de la Légion d'honneur, sa croix de guerre, sa médaille militaire. On n'a pu effacer les blessures de son corps, indélébiles témoignages de son courage... L'homme est en prison. Un autre homme qui se dit prêtre a écrit à la maman des six petits enfants que son mari était innocent, qu'il en avait la preuve.

Cette lettre émane-t-elle bien d'un prêtre ?

Je vous demande de lire, objectivement exposée par notre envoyé spécial, toute l'affaire de Maisoncelle et son étrange rebondissement.

Marius LARIQUE.

Maisoncelle (Nord)
(De notre envoyé spécial.)

DANS la nuit du 21 janvier 1934, un mystérieux bandit pénétrait vers minuit, chez deux bons vieux cultivateurs de Maisoncelle, le père et la mère Cappe. L'homme avait démastiqué un carreau d'une fenêtre baignant sur les champs, et, passant le bras, il avait fait jouer l'espagnolette. Il était dans une petite pièce donnant sur la chambre où dormaient les deux vieillards.

L'homme démasqua brusquement une lampe qu'il tenait serrée contre lui. Le jet lumineux alla éclabousser les deux paysans qui se dressèrent hébétés sur leur couche :

— La bourse ou la vie !

C'est une petite voix singulière qui disait cela, une voix que la vieille fermière sembla avoir reconnue du premier coup puisqu'elle répondit en patois :

— Ch'elle bourse te sait bien ou alle est...

Et, soit pour effrayer le bandit, soit pour lui donner effectivement son ar-

gent qui se trouve dans un coffre à bois qu'elle montre, Alice Cappe-Waquet fait un mouvement pour descendre du lit.

A-t-elle vu dans l'inquiétante clarté le canon double d'un fusil de chasse que tient le bandit ? Un coup de tonnerre envahit la chambre, tandis que la fumée s'étale épaisse. Un seul cri, un corps qui s'effondre tout contre le coffre à bois qui recèle les économies du couple. Le vieux père Cappe, malgré ses quatre-vingts ans, bondit à bas du lit :

— Attends crapule, que je prenne mon fusil... Le vieux bonhomme est blessé à l'épaule par une partie de la décharge qui a tué net sa compagne, mais il se jette sur le bandit... L'autre



— C'est Paul Ménard qui a fait le coup ! déclara le père Cappe à son neveu.

ne l'attend pas. Il laisse tomber sa lampe sur le coffre à bois, où on la retrouvera lors de l'enquête, tire un deuxième coup de feu et s'enfuit par la fenêtre ouverte sur les champs.

Le fermier qui s'est empêtré dans le corps de sa pauvre femme et a évité en tombant la seconde décharge, se relève à temps pour voir dans l'embrasure la silhouette du misérable agresseur



Policiers et gendarmes prirent les empreintes de nombreux habitants de la région.

L'homme fuit éperdument. Dans le jardin, il glisse et s'agenouille un instant. Des traces imprimées par de gros souliers ferrés et l'empreinte de ce genou, couvert de velours à côtes, c'est avec la lampe tout ce que l'on pourra retrouver du passage de l'assassin.

Dans la nuit, les appels au secours du vieillard retentissent et l'on accourt de partout à la petite ferme où l'on trouve un bon vieux pleurant à gros sanglots devant le corps horriblement déchiqueté de sa compagne.

Et l'enquête commence, elle va durer plus de deux ans avant que l'on parvienne à arrêter un coupable...

Une enquête difficile

Ce n'est pas un secret : nos paysans n'aiment pas la justice, les policiers et tout cet appareil qui s'entoure de tant de mystère... Il faut connaître Maisoncelle et la placidité coutumière de ses cent soixante-douze habitants, le calme de la campagne d'Artois, pour se rendre compte à quel point non seulement le drame avait troublé la coquette commune mais encore combien l'enquête allait apporter de perturbation sous ces toits moussus, blottis autour du vieux clocher pointu, au pied duquel repose maintenant, parmi les siens, la fermière assassinée.

Le parquet de Saint-Pol-sur-Ternoise, la brigade mobile de Lille, la gendarmerie d'Auchy-les-Hesdin, entreprirent la recherche du coupable. Rassemblons rapidement les éléments de l'enquête.

L'homme qui a tué est un gaucher. Il y a pour vérifier, cette affirmation, deux preuves. Il a démastiqué une vitre qui se trouvait à gauche du centre de la fenêtre. Le canon de son fusil était, d'après le seul témoin de l'attentat, à gauche de la projection lumineuse.

C'est un rustre : pantalon de velours, composition hétéroclite de la cartouche meurtrière (clous rouillés, grenaille diverse), chaussures que l'on met généralement pour travailler aux champs...

C'est tout ce que l'on sait de lui, avec l'assurance que l'on a qu'il connaissait fort bien les aîtres et que son « chemin de fuite » avait été soigneusement repéré...

Le seul témoin matériel du passage du bandit est la lampe à acétylène. Une simple lampe de bicyclette qu'il a laissée sur le coffre à bois. Elle porte la marque Vita, elle est d'un modèle courant, bien qu'assez ancien déjà, les modèles récents ayant subi d'importantes modifications. On verra par la suite que ce détail a son importance.

Je passe rapidement sur les premiers jours de l'enquête. Dans leur ardeur à bien faire, les policiers et les gendarmes prirent les empreintes d'une quarantaine de braves types qui n'avaient rien à voir dans cette affaire et jamais on ne vit plus de suspects si peu susceptibles d'être suspectés...

En fait, c'est le père Caffé lui-même qui, quelques jours après le drame, sa douleur un peu calmée, sa blessure refermée, devait désigner l'assassin de sa femme.

L'accusation

— C'est Paul Ménard qui a fait le coup, dit-il à son neveu, gendarme retraité, il n'y a pas deux voix comme la sienne dans le pays et j'ai bien reconnu sa silhouette...

Le chef de gendarmerie Lepage, d'Auchy-les-Hesdin, le « brigadier » comme le nomment tous les paysans qui le connaissent et l'estiment, fut vite mis au courant.

(A suivre.)

Jean DIDIER.



Les gendarmes emmènent Ménard. Au fond, sa ferme.



Le mausolée du puissant Zaharoff fut violé comme celui de la belle Lantelme enterrée au cimetière du Père Lachaise.

voilà onze ans que Mme la duchesse a été ensevelie dans cette chapelle. Il est bien étrange que les macabres cambrioleurs aient attendu si longtemps pour accomplir leur horrible besogne...

Le parquet de Pontoise prit un intérêt tout particulier à l'affaire, en raison de la très puissante et mystérieuse personnalité de Zaharoff. Peut-être était-ce à sa bière que les profanateurs nocturnes avaient voulu arracher quelque tragique secret ou le butin qu'ils avaient escompté sur sa réputation de milliardaire. On supposa que, s'étant trompés de cercueil, les cambrioleurs

tragique mit en émoi les milieux artistiques, mondains et journalistiques de toute l'Europe, le 25 juillet 1911.

Fêtée par le public, entourée d'une innombrable cour de soupirants, couverte de bijoux et de billets de banque par son richissime amant, le directeur d'un de nos quotidiens les plus lus à l'époque, Lantelme était à l'apogée de sa gloire quand, brusquement, on apprit qu'elle s'était noyée dans le Rhin au cours d'une croisière à bord de *L'Aimée*, le yacht du fastueux politicien-journaliste. Les bruits les plus étranges coururent bientôt sur ce dra-

Zaharoff était enseveli depuis deux mois dans la chapelle mortuaire de son magnifique château de Balincourt.

me rétentissant. Une querelle survenue entre les deux amants quelques instants avant la noyade de Lantelme fit interpréter cet « accident » comme une tragédie passionnelle. Mais l'enquête couvrit l'innocence de la très haute personnalité incriminée; et Lantelme eut au Père-Lachaise des funérailles qui furent sa suprême apothéose.

Cette reine de Paris possédait, entre autres bijoux fabuleux, un collier d'une inestimable valeur; bientôt, le bruit se répandit qu'il avait été en fermé dans son cercueil. Ce qui valut au mausolée de la célèbre artiste d'être profané par des pilliers de sépultures.

La également, la dalle funéraire avait été descellée et, dans le caveau, apparaissait le cercueil béant. Mais, sous l'action des sels de plomb, le corps s'était en quelque sorte liquéfié en un épouvantable magma épais et noirâtre, dégagant une pestilence si véhémente que les enquêteurs durent préserver leurs orifices respiratoires en les garnissant de tampons d'ouate imbibés d'éther pour pouvoir descendre dans le tombeau.

me rétentissant. Une querelle survenue entre les deux amants quelques instants avant la noyade de Lantelme fit interpréter cet « accident » comme une tragédie passionnelle. Mais l'enquête couvrit l'innocence de la très haute personnalité incriminée; et Lantelme eut au Père-Lachaise des funérailles qui furent sa suprême apothéose.

Cette reine de Paris possédait, entre autres bijoux fabuleux, un collier d'une inestimable valeur; bientôt, le bruit se répandit qu'il avait été en fermé dans son cercueil. Ce qui valut au mausolée de la célèbre artiste d'être profané par des pilliers de sépultures.

La également, la dalle funéraire avait été descellée et, dans le caveau, apparaissait le cercueil béant. Mais, sous l'action des sels de plomb, le corps s'était en quelque sorte liquéfié en un épouvantable magma épais et noirâtre, dégagant une pestilence si véhémente que les enquêteurs durent préserver leurs orifices respiratoires en les garnissant de tampons d'ouate imbibés d'éther pour pouvoir descendre dans le tombeau.

Ils constatèrent alors que les lugubres voleurs avaient pratiqué, à l'aide d'un ciseau à froid, une ouverture de vingt centimètres carrés dans la triple enveloppe (chêne, plomb et peuplier) où se décomposait le cadavre. Cette ouverture avait été pratiquée à la hauteur de la poitrine, de façon à pouvoir saisir le légendaire collier de perles. A tâtons, les mains sacrilèges avaient exploré l'horrible liquéfaction gluante qui n'a plus de nom dans aucune langue. Mais vaine recherche. Les bijoux de Lantelme avaient été cousus dans un sachet et non pas laissés ni à son cou ni à ses doigts. Et, déplacé par les mouvements des fossoyeurs, au moment de l'inhumation de la bière, le précieux trésor avait échappé aux mains de la morte, s'était intercalé entre son flanc et la paroi du cercueil. Les cambrioleurs de la sépulture n'avaient donc rien trouvé par l'étroite ouverture qu'ils avaient pratiquée.

La police ne les découvrit pas non plus.

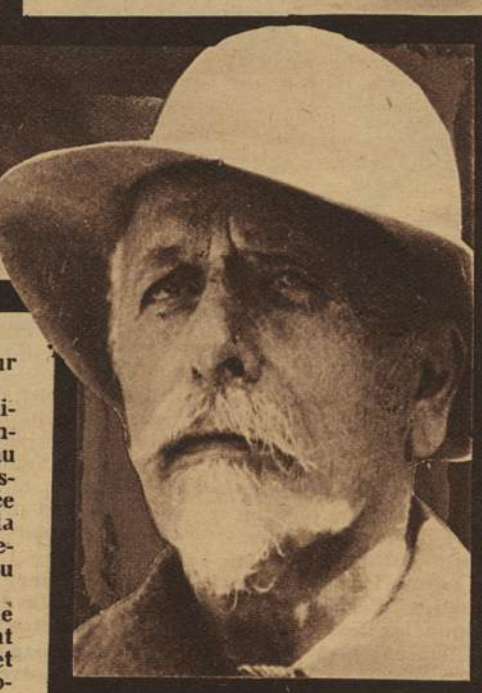
Un autre viol de sépulture demeura mémorable fut celui qui mit en émoi, voilà tout juste sept ans, la population de la banlieue parisienne.

La courtisane Honorine Bayla, enrichie par une longue et habile carrière, avait été ensevelie à Vaucresson, parée d'une profusion de bijoux.

Au moment de la liquidation de l'héritage, un des parents s'étonna que les gemmes ne fussent pas entre les mains du notaire. Il accusa quelque cousin de les avoir détournées et il intenta un procès contre l'héritier soupçonné. Pour se justifier, celui-ci demanda donc l'exhumation d'Hono-



TOMBES VIOLÉES



C'ÉTAIT pendant l'horreur d'une profonde nuit...

Les ténèbres et la solitude stagnaient dans l'immense domaine du château de Balincourt, fief dépeuplé et mystérieux, hanté par l'ombre réprouvée de Bazil Zaharoff, le magnat de la mercante internationale des armements, descendu depuis deux mois au royaume des morts.

Tout dormait autour de la petite chapelle du parc, mausolée contenant les cercueils de l'aventurier maudit et de trois de ses parentes les plus proches, dont sa femme, Maria del Pilar, duchesse de Villafranca.

A la faveur de l'obscurité et de la léthargie nocturne, des silhouettes escadèrent le mur d'enceinte, se faufilèrent à travers le parc forestier, approchèrent en silence du tombeau isolé où les conduisait leur macabre dessein. Une ogive garnie de vitraux céda sous la pression ascendante d'un levier de fortune. Les débris de verre furent précautionneusement déposés sur l'herbe. Et, par l'ouverture ainsi pratiquée, chargés d'un paquet de bougies et d'un sac à outils, les hallucinants noctambules pénétrèrent dans la chapelle sépulcrale...

Le lendemain matin, au cours d'une ronde d'inspection, le gardien, accompagné de ses chiens agressifs, découvrit l'effraction du tombeau de son maître.

Qu'avait-on voulu voler dans cette chapelle? Les vases? Le mobilier sommaire? Horreur! Dès qu'on eut ouvert le sépulcre, un spectacle inattendu et tragique s'offrit aux témoins. Le sol béait devant eux. La lourde dalle recouvrant la fosse avait été levée et déplacée. Un cercueil, extrait d'une des quatre alvéoles du caveau, apparaissait au fond de celui-ci; et, démunie de son couvercle, il laissait voir dans l'ombre, l'impressionnant cadavre desséché d'une femme au visage empreint de la sérénité de l'au-delà, la duchesse de Villafranca, épouse du redoutable Zaharoff.

— Madame! s'émut d'une voix bouleversée, le gardien du château. Pourquoi a-t-on violé son cercueil? Il ne contenait pourtant aucun secret, aucun de ces fabuleux bijoux qui furent enviés par toutes les grandes dames les plus opulentes du monde. D'ailleurs,



M. LECOQ.

Porter un être vivant à son maximum de force, d'agilité, de vitesse, c'est collaborer avec la nature, c'est — qu'il s'agisse des êtres humains ou des animaux — donner à un organisme d'élite la conscience de sa qualité ; c'est révéler le champion à lui-même... La magie de l'entraînement, l'art de l'entraîneur, dans toutes les branches du sport, tel est l'objet de cette grande enquête.

CEUX qui font métier d'entraîner les chevaux de course ont toujours gardé aux yeux du public qui fréquente les hippodromes, un prestige singulier, souvent même mystérieux, voire inquiétant.

Ceux qui leur font l'honneur de ne point les traiter d'incapables et d'ajouter foi à leur habileté, ne poussent jamais l'indulgence jusqu'à penser qu'un entraîneur puisse être à la fois heureux et honnête.

Et pourtant, s'il est un métier où la vertu finit toujours par être récompensée, c'est bien celui-là. Les truqueurs et les combinards n'ont jamais connu que des réussites éphémères. Ils n'ont jamais fondé de ces dynasties qui sont l'orgueil de la corporation.

Il est même certain qu'en France, le niveau moyen de la profession s'est fort élevé, depuis une trentaine d'années.

Il suffit d'avoir fréquenté le pesage des champs de courses pour n'en pouvoir douter. Tel entraîneur



Le travail des trotteurs se poursuit par tous les temps, tant au Tremblay que sur le plateau de G...

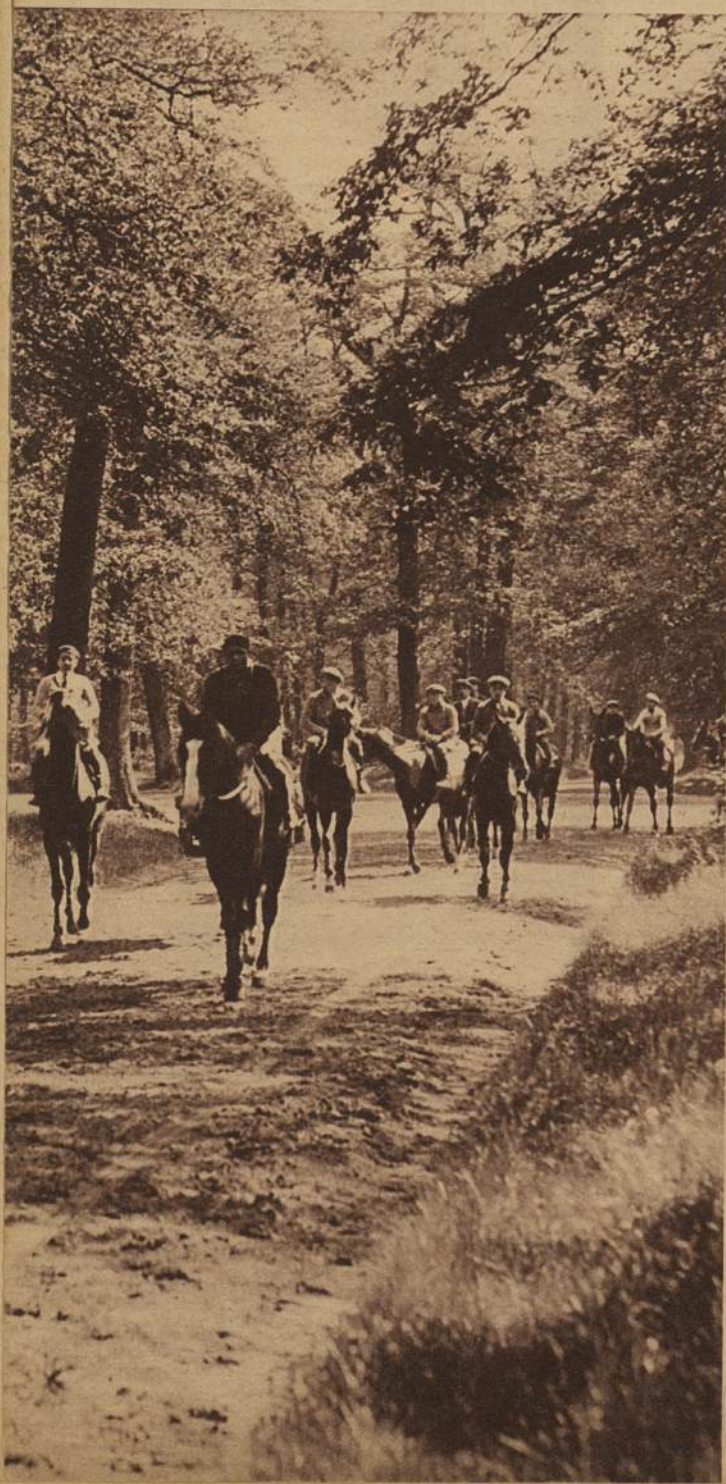


La promenade au pas dans les allées d'entraînement à Maisons.

Secrets

de

l'entraînement



connu est un ancien officier, tel autre un licencié en droit, tel autre, gentilhomme de naissance. Les uns par goût, les autres à la suite de revers de fortune ont embrassé cet état qui leur procure, en même temps que les moyens d'existence, ceux de satisfaire l'amour du cheval de courses, c'est-à-dire une passion d'autant plus énivrante, qu'elle est de tous les âges..

De même qu'au Faubourg Saint-Antoine, on est ébéniste de père en fils, chacun connaît à Chantilly et, à Maisons-Laffitte des dynasties d'entraîneurs. C'est un sujet de mélancolie, pour les fervents du turf, lorsqu'un de ces noms familiers vient à disparaître des programmes. Les sportsmen qui ont atteint la cinquantaine ont pu ainsi applaudir aux exploits de plusieurs générations de Cunningham, de Bartholamerw et vu se disperser, aux quatre coins de la France hippique, d'innombrables Pantall.

La vie au grand air, l'habitude de se lever matin assurent, à la plupart des entraîneurs, une appréciable longévité. Le métier conserve et, comme disait un palefrenier nonagénaire du baron Finot, « on vit vieux dans le crottin ».

L'entraîneur de jadis était presque toujours un ancien jockey et aux temps lointains du comte de La-grange et de M. Delamare, on eût malaisément imaginé qu'un jour viendrait où l'exercice de cet art, fondé sur quelques traditions et préceptes fort simples, exigerait chez ceux qui le pratiquent des notions élémentaires de chimie, de biologie, et de génétique.

A la fin du siècle dernier, l'entraîneur anglais régnait en maître. Dans le monde entier, on entraînait les cracks et les toquards sensiblement selon les mêmes méthodes qu'au temps de Lord Seymour.

Une bonne hygiène, une nourriture abondante et riche — plus un cheval absorbait d'avoine et plus il était près de sa forme — beaucoup de pansage et de promenade au pas, 1.500 ou 2.000 mètres demi-train et trois fois la semaine un galop vite sur 800 mètres, tel était le régime normal.

De tous temps, l'idée a dû venir à l'esprit d'un entraîneur peu favorisé par la chance de communiquer à un cheval une ardeur miraculeuse.

D'où les superstitions, les fétiches, les recettes, transmises mystérieusement, d'embrocations et de baumes qui étaient censés faire merveille.

Certains se flattaient d'allumer — comme on dit en argot d'écurie — un cheval en lui donnant à boire du Champagne, du rhum, du gin, du whisky ou du cognac, selon les coutumes locales, voire les préférences personnelles de l'entraîneur.

Vers 1900, un entraîneur venu, d'outre-Atlantique, et dont les chevaux coururent d'abord sous les couleurs d'un certain M. Franck Gardner, remporta du premier coup des succès ahurissants.

D'in vraisemblables toquards qui, huit jours auparavant se traînaient lamentablement à la queue du peloton dans les prix à réclamer, passaient le po-

teau, avec une parfaite désinvolture, à plusieurs longueurs devant des animaux de meilleure classe.

Inutile d'ajouter que ces victoires sensationnelles accueillies d'abord avec une admiration respectueuse — on avait alors pour tout ce qui était américain un enthousiasme naïf — provoquèrent bientôt une véritable stupeur, puis les véhémentes protestations des parieurs.

Ces derniers enrageaient de voir leur plus vraisemblables favoris tordus par des veaux transformés en cracks, comme par la vertu d'un élixir magique.

Dans ses bagages, le jeune entraîneur inconnu avait apporté d'outre-atlantique une petite trousse contenant une seringue pour injections hypodermiques. Le champagne, le gin, voire la noix de kola n'avaient pas beau jeu, contre les alcaloïdes et les rapports astronomiques continuaient à s'inscrire sur les tableaux d'affichages, sous les yeux des sportsmen... et des commissaires des courses.

Mais il n'est de secret si bien gardé qui ne finisse par transpirer. Le premier garçon de l'entraîneur L... renvoyé de l'écurie, se répandit en récriminations dans le petit café proche de la gare de Maisons, dont il était un client assidu. « Allumé » lui-même par quelques tournées d'apéritif, il vendit la mèche.

Le secret de l'Américain devint très vite le secret de Polichinelle. De Maisons-Laffitte où le doping se propagea avec une étonnante rapidité, l'épidémie gagna la Croix-Saint-Ouen où la technique fut pratiquée et perfectionnée par un maître, le célèbre B... De là, comble de scandale pour les purs, elle gagna Chantilly, la cité-sainte, la gardienne des grandes traditions et du loyal fair-play.

Mais comme la fraude était devenue générale, l'égalité des chances se trouva bien vite rétablie et la régularité des résultats fut bientôt soumise, comme auparavant, à ce qu'il est convenu d'appeler la glorieuse incertitude du turf.

D'autre part, les personnes charitables, qui président à l'amélioration de la race chevaline, s'avisèrent des inconvénients que pouvait présenter la méthode nouvelle pour l'avenir du pur-sang.

Les alcaloïdes laissant des traces dans l'organisme, une simple analyse de la salive, prélevée immédiatement après la course, permit de déceler les manœuvres illicites.

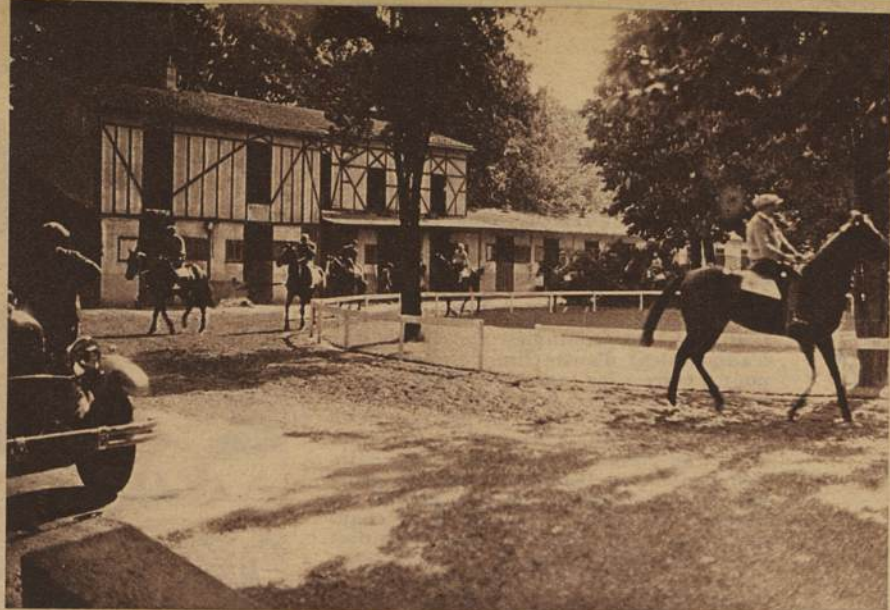
Faute de preuves formelles, il fallait cependant admettre la bonne foi de l'inculpé.

Le stimulant avait pu être administré, en effet, par une personne étrangère à l'écurie.

Le contrôle institué se fit de plus en plus rigoureux et le laboratoire du professeur Kauffmann devint une des colonnes du Temple élevé par nos grandes sociétés de courses à la gloire du pur sang.

L'inventaire de cette singulière pharmacopée évoque les « paradis artificiels » dont les amateurs achètent la clef, sous forme d'un petit sachet de papier, dans certains bars interlopes.

r tous les temps,
u de Gravelle.



La propreté et l'élégance des écuries évoque tout de suite l'idée d'un métier de luxe.



Le maître-driver Capovina, s'apprête à travailler sur la piste un de ses plus jeunes élèves.

Hélas ! les chevaux sont des intoxiqués malgré eux. Leur espèce ignore les vices de la nôtre.

Pendant la course, le cœur des chevaux est soumis à rude épreuve.

La spartéine et la caféine, administrées en piqûres excitent les fonctions de cet organe. La théobromine, non moins efficace, est, en outre, un diurétique puissant.

L'extrait de noix vomique (strychnine) et l'arsenic (souvent sous forme de liqueur de Fowler) stimulent les centres nerveux.

L'éther, judicieusement employé, provoque une augmentation de circulation sanguine.

Parmi les alcaloïdes les plus en vogue, il faut faire une place d'honneur, si l'on peut dire, au chlorhydrate d'héroïne, dérivé de l'opium, et au Pantopon, ou extrait total de la drogue chère à Quincey.

Ces drogues ont été — parlons au passé pour ne choquer personne — administrées souvent par voie buccale par un procédé fort élégant.

On creuse une carotte et l'on introduit le stimulant dans la cavité, on rebouche et l'on présente l'appétissant légume à l'animal qui en est très friand.

Il arrive qu'un cheval pourvu de grands moyens soit atteint dans ses voies respiratoires. Au moment de l'effort, l'ozone donne une superoxydation de l'afflux sanguin et augmente le degré de résistance de la bête.

Peu de temps avant la guerre, un entraîneur qui avait poussé assez loin ses études scientifiques, eut l'idée de mélanger à l'avoine d'un crack un peu poussif de l'ozone en suspension dans une solution hydroalcoolique. Le truc fit merveille et tomba bientôt dans le domaine public.

On se souvient peut-être des succès surprenants obtenus il y a peu d'années par une certaine écurie P... dont les représentants étaient entraînés par un professionnel pourvu d'un fort accent belge et qui ne voyageait jamais sans ce qu'il appelait « la bouteille ». Cette bouteille magique aidant, la suprématie de M. Viel-Picard sur les hippodromes de la Côte d'Azur se trouva momentanément mise en question.

Mais encore faut-il que le doping puisse être administré au bon moment car à la période d'excitation succède, en effet, une période de dépression. Souvent la fameuse écurie rata de belles affaires en province où, pour une raison ou une autre, souvent parce que les commissaires ont trop bien déjeuné, le départ d'une épreuve se trouve retardé.

Le plus fameux exemple de doping intempestif est celui du grand prix de Saint-Sébastien, qui au temps glorieux de la peseta, fut l'épreuve la plus richement dotée du monde.

Le roi Alphonse XIII, qui aimait les chevaux et voulait en répandre le goût parmi ses sujets qui s'obstinaient d'ailleurs à préférer les toros, avait fait l'impossible pour attirer les champions les plus réputés. Il avait lui-même une écurie, la seule importante en Espagne avec celle du comte de la C... Mais ses représentants semblaient n'avoir guère de chance contre les cracks français.

Le jour du Grand Prix, quelques minutes après l'affichage des partants de l'épreuve principale, on apprend que l'automobile du roi est en panne et le public est prévenu que le départ sera retardé pour permettre à Sa Majesté, en voie de dépannage, d'assister à la course.

Trente minutes s'écoulèrent avant que le départ fut donné, trente minutes fatales à tous les concurrents, puisque tous avaient été dopés et naturellement dopés pour que l'effet se produisit à l'heure normale du départ.

Enfin Sa Majesté arrive. La course a lieu. Les médiocres champions de l'écurie royale franchissent la ligne d'arrivée loin devant tous les favoris de l'épreuve, et dans ce silence réprobateur traversé de rumeurs sourdes, qui marque les grandes catastrophes du turf.

Le roi était furieux. Il savait que ses chevaux n'avaient aucune chance de gagner et il redoutait qu'on pût croire à quelque complaisance, ou pis encore. Il fait appeler son entraîneur.

C'était un sympathique gentleman belge, le baron de N..., lequel avoua n'y rien comprendre et s'excusa de cette victoire indésirable.

La vérité est, qu'averti, on ne sait comment, de la

panne d'auto, il avait pu retarder la pique magique jusqu'à l'instant propice. Bien entendu, les mauvaises langues ne se firent pas faute de raconter qu'il avait eu d'autant moins de mérite que, d'accord avec le chauffeur d'Alphonse XIII, il avait machiné cette panne « providentielle ».

L'autre exemple est tiré de moindres seigneurs. Dans une grande ville de l'Est, le champ de courses est situé en bordure du Rhin. Au programme de la réunion figurait une épreuve pour chevaux du pays, dotée d'un prix de cinq mille francs.

Un gentleman rider, fort connu, estimant que cinq mille francs sont toujours bons à prendre et qu'il était dommage qu'ils allassent grossir le bas de laine de quelque paysan des environs, avait engagé un excellent cheval de demi-sang. Sous le nom d'un cultivateur de la région, qui devait le monter, se cachait en réalité un brillant écuyer du Cadre noir.

L'affaire semblait bien montée. Pour plus de sûreté, le gentleman demande à l'un de ses amis qui avait des intérêts dans la fameuse écurie où « la bouteille » faisait merveille, s'il n'y avait pas moyen « d'allumer » le cheval.

L'ami lui répondit que le chlorhydrate d'héroïne n'était pas pour les chiens et sûrs de leur fait, les associés y vont de leur maximum au mutuel.

Mais l'excès en tout est un défaut, surtout en matière d'avance à l'allumage. Allumé au delà de toute prévision, le demi-sang éprouva le besoin de se rafraîchir. Au lever des rubans, il déposa sur l'herbe le faux paysan du Cadre noir et franchissant d'un bond une haie de deux mètres qui clôturait l'hippodrome, s'élança dans le fleuve.



La justice immanente n'est pas toujours aussi prompt, sur le turf, mais son heure finit toujours par arriver.

C'est pourquoi le grand, le vrai secret de l'entraî-



nement, c'est la patience. Et c'est une vertu qui ne s'achète pas chez le droguiste.

Si les frères Pelat gagnent des courses presque à chaque réunion, c'est, n'est-ce pas, qu'ils ont trouvé un truc épatant, un doping qui ne laisse pas de traces.

Le truc consiste à se lever de grand matin, à tout voir et surveiller par soi-même, à faire en sorte que le pansage ne soit pas un simulacre et qu'il n'y ait pas de fuites au coffre à avoine. Lorsque par chance on possède dans sa famille un fin cavalier comme Noël Pelat, on peut rivaliser avec des écuries fameuses.

Quiconque a vu un Franck Carter, un J. Cunnington assistant au travail, déceler au premier coup d'œil le point faible de chaque bête, pressentir la forme qui vient ou qui s'en va, mystérieuse marée de l'influx nerveux ; un W. Head ou un d'Ockuysen faire sauter les haies aux futurs lauréats d'Auteuil et indiquer au cavalier, avec sûreté, comment il doit se comporter avec tel ou tel animal, celui-là ne croit plus aux miracles, mais au talent et au don naturel.

Car un entraîneur, comme un dresseur, doit posséder cette autorité faite de tact et de douceur qui agit mystérieusement sur le cheval.

Regardez les entraîneurs qui se sont fait une renommée. La plupart sont des gens placides, bien équilibrés, d'une saine jovialité.

Est-ce à dire que tout se résume à suivre le train-train routinier et qu'il n'y ait place pour l'invention. Certes non, la question de l'alimentation est étudiée dans les laboratoires avec une précision toute scientifique. A la solution empirique et mécanique du « doping » se substitue peu à peu une méthode fondée sur l'étude du sang et l'interférométrie.

Des procédés comme l'irradiation de l'avoine aux rayons infra-rouges, comme le dosage des vitamines sont entrés dans la pratique courante chez les maîtres de l'entraînement.

Les résultats obtenus en restituant à l'organisme du cheval les éléments comme l'ergot de seigle qui font si fâcheusement défaut au pain que nous mangeons nous-mêmes ne sont que les prémices d'une technique nouvelle.

Un spécialiste de ces questions, le docteur J... B... a organisé un centre d'expérience où l'on procède à des observations méticuleuses des animaux, en particulier des chevaux et chiens de courses.

(A suivre.)

Roger ALLARD.

Copyright by « Détective » and Roger Allard. Reproduction même partielle interdite. (Reportage photographique « Détective » MARCEL CARRIERE.)

L'entraînement du trotteur attelé est un travail de précision.

CRIMES D'AUTREFOIS

BOUILLIS TOUT VIFS dans l'eau dans l'huile et dans la boue

Il fit un effort surnaturel, un effort de faux monnayeur qu'on va bouillir, et qui tente de s'échapper. Ainsi Victor Hugo, dans les *Travailleurs de la Mer*, montre Gilliat s'efforçant de s'arracher à l'étreinte de la pieuvre qui le broie sous ses tentacules. Et le poète ne pouvait trouver image plus saisissante. L'ultime sursaut des condamnés, au moment de subir l'épouvantable supplice dont nous allons parler, devait être, en effet, un effort surhumain.

Il n'existe sur ce tragique sujet que des notes éparses dans d'innombrables recueils judiciaires. L'Histoire nous apprend vaguement que cette peine — être bouilli vif — était, du XIV^e au XVI^e siècle, celle des faux monnayeurs, en France et en Angleterre. Qui l'inventa ? Comment l'appliqua-t-on aux diverses époques ? Quand disparut-elle des Ordonnances ? C'est un bien sinistre tableau de la férocité pénale que nous allons tracer ici pour la première fois.

C'est à Antiochus Epiphane, roi de Syrie et vainqueur des juifs, que revient le triste honneur d'avoir imaginé et ordonné

En France, du quatorzième au seizième siècles, les faux-monnayeurs arrêtés en flagrant délit, subirent l'horrible supplice de la chaudière.

la première application de ce supplice en faisant jeter, dans une chaudière d'eau bouillante, le sixième des Macchabées, en l'an 168 avant le Christ.

Naturellement, à l'époque des martyrs chrétiens, on usa et abusa de ce tourment. Boniface, archevêque de Mayence, fut précipité nu dans un vase d'airain plein de poix en ébullition. Les Romains usèrent d'un énorme pot de bronze muni de poignées pour que les bourreaux pussent facilement les transporter parmi la foule, tandis que le condamné « cuisait » avec d'horribles cris dans l'eau bouillante qu'il contenait. Un empereur ordonna même de mêler au liquide des oignons et du safran et faisait ensuite porter à ses fauves, les cadavres dorés comme un « pot-au-feu », et le « court-bouillon » humain dans lequel ils avaient « mijoté ».

En l'an 600, la vestale Verella fut lancée toute nue, et la tête la première, dans un grand chaudron de cuivre rempli de cire en fusion. Le chroniqueur ajoute qu'en quelques minutes, il ne resta rien de son corps. Verella avait, paraît-il, entretenu un amour incestueux avec son père. Celui-ci, qui s'était enfui, fut repris l'an d'après et mourut d'une façon plus effroyable encore : il fut condamné à être bouilli dans du plomb fondu où il devait être glissé lentement en commençant par les pieds. Au milieu des hurlements affreux du misérable, ses pieds, puis ses jambes fondirent littéralement en pénétrant dans le métal en feu. Enfin, le ventre éclata.

Il est impossible de savoir quand fut introduit en France le supplice de la chaudière. Aucun texte n'existe plus sur cette question. Mais, dès le début du XIV^e siècle, cette peine était régulièrement appliquée aux faux monnayeurs. En 1347, deux fabricants de fausses pièces furent bouillis à Paris, au Marché aux Pourceaux. Sauval, qui rapporte le fait, ajoute que la chaudière était si vaste que l'on put y jeter les deux condamnés attachés en croix. En 1380, un certain Mesnager fut « mis au chaudron », sur la

place de Grève, de même que Collin des Mares et Michel Soudant, le 18 juillet de l'année suivante. Près de sept cents faux monnayeurs furent ainsi rôtis, jusqu'au XVI^e siècle, sur cette fameuse place.

C'était ordinairement dans l'eau pure que l'on faisait bouillir les condamnés ; parfois on y ajoutait quelques pichets d'huile. En 1500, un gantier faux monnayeur fut bouilli « entièrement en huile » à la Croix du Trahoir, à Paris. D'ailleurs les coutumes du Beauvoisis n'admettaient d'autre liquide que l'huile, pour « cuire » les faussaires. En Bretagne, quand le cas était grave, on salait l'eau et, avant que le corps ne fût réduit en bouillie, on l'allait pendre au prochain gibet ; au premier coup de vent, les chairs s'en allaient en lambeaux. Mais, en général, ou n'arrêtait le feu que lorsque ne surnageait plus, au-dessus de la chaudière, qu'un magma noirâtre et infect que le bourreau vidait à la voirie.

Dans le ressort du Parlement de Bordeaux, la cuve était recouverte d'un couvercle chargé de pierres, après la précipitation du criminel. A Valenciennes, le condamné « justicié de bouillir » était plongé dans la boue en ébullition, la tête en avant. Du moins, de cette façon, l'asphyxie du malheureux était-elle immédiate. Ainsi trépassa Mikel Danekin, « le XV^e jour de may 1363 ».

En Angleterre, il en allait de même ; mais là ce n'étaient pas les faux monnayeurs, mais les empoisonneurs qui étaient « bouillis à mort ». En 1531,



Des malheureux furent « bouillis » dans de l'huile, de la poix et du plomb.

« bien cuit », Bernard fut enterré en terre profane.

Telle était la façon précise que nous ont transmis les vieilles ordonnances, sur la façon dont l'exécuteur s'y prenait pour « bouillir » ses « clients ». Le 9 novembre 1527, le bourreau de Paris en fit la démonstration à ses collègues des provinces en « bouillant » devant eux, place du Marché aux Pourceaux, le marchand Yon de Lescat, qui avait fait de la « faulce monnoye d'or ».

Qui fournissait les chaudières ? La Justice et non le bourreau. Une quittance du 17 juillet 1381, nous apprend que le bailli de Cotentin acheta un chaudron pour 12 livres tournois afin d'y « cuire » un faussaire d'Avranches. A Caen, une chaudière fut cimentée en permanence sur la place du Marché, en 1508, tant il y avait, en ce temps, de faux monnayeurs. Le condamné était attaché par le cou à un anneau fixé au fond de la marmite du supplice et « chauffait ainsi avec l'eau dont on la remplissait après l'y avoir mis ».

L'exécuteur d'Amiens réclamait « un escu vingt sols » pour bouillir un patient. Celui de Paris exigea le double de cette somme pour « arder en huile », en octobre 1390, Jehan Jouye, « forger de faulce monnoye ». Enfin, une femme « fausse monnoyère » ayant été pendue par erreur, en décembre 1317, on fit fabriquer un mannequin à son image et elle fut ainsi bouillie en effigie, dans une chaudière, sous les fourches patibulaires de Noisy.

Toutefois, il faut remarquer que ces infernales expiations ne plaisaient guère au public de l'époque et que, bien des fois, des foules délivrèrent les suppliciés qui commençaient à « cuire » et lynchèrent le bourreau. C'est ce qui arriva notamment le lundi 11 février 1486, à Tours.

Ce jour-là, un nommé Louis Secrétain, faux monnayeur, devait être bouilli sur la place Foire-au-Roi. Mais, les cordes qui le liaient s'étant déliées, le supplicié se dressa debout dans la chaudière, aussitôt l'immersion, en joignant les mains en l'air.

— Miséricorde ! hurlait-il. L'exécuteur ayant bien vite frappé le misérable à coups de fourche, la foule se rua sur lui et le mit en pièces, tandis que le « bouilli » bondissait hors de son chaudron et prenait la fuite. Par la suite, le roi lui accorda sa grâce.

Nous ne pourrions terminer cette page désolante sans rappeler que le cerveau diabolique des Chinois s'était complu, vers le même temps, à raffiner ce supplice déjà affreusement cruel. Le *pao-lo* — c'est-à-dire la grande chaudière — consistait chez eux en un réservoir de cuivre rempli d'eau salée qu'un feu vif, brûlant en dessous, portait à l'ébullition. Les criminels étaient attachés contre ce cylindre, l'embrassant des bras et des jambes, et « rôtissaient » lentement au milieu de souffrances indescriptibles. Cette abominable torture avait été inventée pour « charmer » les loisirs de la belle Takya, concubine de l'empereur Tchéou.

— Si mes sujets « cuisaient » dans la bouilloire, ricanaient la favorite, ils se noieraient tout de suite pour en finir. Où serait alors le plaisir de les voir mourir ? Mais assez d'atrocités !...

Emmanuel CAR.



Voici une gravure représentant le Pao-lo, la plus raffinée des tortures chinoises

Richard Coke, qui avait empoisonné la nourriture de l'évêque de Rochester, fut bouilli publiquement à Smithfield. Sur la même place fut bouillie, le 15 mai 1452, Marguerite Davy, qui avait empoisonné sa maîtresse.

C'est en 1547 que ce terrible supplice fut aboli en Angleterre. Mais on continua de l'appliquer régulièrement en France jusqu'en 1582, où, pour la première fois, un faux monnayeur, nommé Boydon, ne fut condamné qu'au gibet par les Grands Jours de Clermont. La chaudière fut enfin abolie par un édit royal du mois de février 1726.

Les derniers « bouillis » du royaume de France furent Jean Morice et son fils, suppliciés à Nancy, en 1610. A Metz, le 19 septembre 1510, fut bouilli le nommé Bernard. Il assista du haut d'un pilori au montage de la chaudière, dressée sur un fourneau en maçonnerie, bâti exprès ; et où l'on fit chauffer « six quartes d'huile mêlée à deux fois plus d'eau ».

Quand le liquide entra en ébullition, le faux-monnayeur fut détaché du pilori et amené sur un petit échafaud surplombant légèrement la chaudière. Alors, le bourreau lui lia les mains par-dessous les genoux, avec une chaîne qu'il portait au cou. Tirant ensuite la chaîne avec force, il lui ramena la tête contre les genoux et, en cet état, le prit brusquement par les pieds et lui fit faire « le cul retourné » dans le chaudron, où il le retint plongé avec une fourche. Retiré





POUR LA PORCELAINÉ, L'EMAIL LA CÉRAMIQUE, L'ALUMINIUM

ACCORDÉONS — Instruments de musique



Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane — Plus de 1 million de clients. Demandez de suite notre catalogue français gratuit

MEINEL et HEROLD, Markhausen 509 (Tch.-Slov)
Affranchir lettres 1.50, cartes post. 0.90

Copies d'adress. chez soi, 250 fr. le mille et gros gains à corresp. Rens. gratis. Ecr. : ESSO, B. P. 92, rue du Louvre, Paris-1^{er}.

VOUS EN AVEZ BESOIN

Avoir un "CHRONO" n'est pas un luxe, mais une nécessité.



Grâce à notre service d'études et à notre vente directe, il vous est dès maintenant possible d'avoir le chronographe simplifié **ALTA** donnant l'heure au 1/5^e, les vitesses et les rendements.

Formé d'un élégant boîtier chromé, à verre incassable, préservant efficacement un mouvement sûr et robuste, il est vendu pendant un temps limité, muni de

son Bulletin de Garantie de 5 ANS, numéroté et enregistré aux prix exceptionnels

32^F

Modèle de poche 49 fr. Envoi contre remboursement

D. ALTA 120, rue de Rivoli PARIS
Métro Châtelet

LA PLANTE QUI FAIT MAIGRIR SANS DROGUES NI RÉGIME

avec l'extrait de plantes **GANDHOUR** vous pourrez à volonté maigrir vite ou lentement du corps entier ou de la partie désirée (cou, ventre, chevilles) pour conserver votre silhouette jeune, votre agilité et mieux vous porter, résultat visible dès le 6^e jour. Recommandé par le corps médical. Milliers d'attestations. Notices Intéress. et échant. gratuits sur demande. Lab. **GANDHOUR**, 8, rue Michodière, PARIS.

A propos des nouvelles participations à 12 fr. 50 de la Loterie Nationale

Une grande innovation

Il y a de temps à autre des « trouvailles » heureuses ; cette fois, cela concerne les déçus ou les non-favorisés de la Loterie nationale, et la question est d'importance.

Les nouvelles participations spéciales à 12 fr. 50 de la Centrale Mutuelle, établissement sérieux ayant fait ses preuves, sont combinées mathématiquement de telle sorte qu'elles permettent non seulement de gagner presque à coup sûr, mais encore de profiter des nouveaux lots de consolation.

Une nouvelle brochure éditée à ce sujet est remarquable de clarté et de précision. Vous ne risquez rien à la demander, même à titre documentaire ; elle est remise ou adressée gratuitement sur simple demande au Secrétariat de la Centrale Mutuelle (5^e groupe, à l'entresol), 66, rue Lafayette, Paris (9^e). Si vous désirez la recevoir sous pli cacheté, joindre 0 fr. 75 en timbres pour l'affranchissement. N'hésitez pas : c'est une documentation qui vous intéressera et vous favorisera dans les prochains tirages.

Cette offre n'est pas valable pour la Belgique.

Débouchez vos lavabos proprement, économiquement

avec le Laxabo, le ramoneur des lavabos, un nouveau produit qui dissout les cheveux, graisses, savons, qui obstruent à la longue les siphons des appareils sanitaires. L'opération est instantanée et ne coûte que quelques sous.

Exigez le vrai Laxabo. Se méfier des imitations qui peuvent abîmer l'émail et les tuyauteries.

LAXABO

En vente dans les grands magasins et bonnes maisons. A défaut : Laxabo, 22, Boulevard Malesherbes - Paris (8^e).

L'ÉLECTRICITÉ



Pourquoi le traitement par l'électricité guérit :

Le précis d'électrothérapie galvanique édité par l'Institut Médical Moderne du Docteur **M.A. GRARD** de Bruxelles et envoyé **gratuitement** à tous ceux qui en feront la demande, va vous **l'apprendre immédiatement**. Ce superbe ouvrage médical de près de 100 pages avec gravures et illustrations et valant 20 francs, explique en termes simples et clairs la grande popularité du traitement galvanique, ses énormes avantages et sa vogue sans cesse croissante.

Il est divisé en 5 chapitres expliquant de façon très détaillée les maladies du

- Système Nerveux et de l'Appareil Urinaire chez l'homme et la femme, les Maladie des Voies Digestives et du Système Musculaire et Locomoteur.**

A tous les malades désespérés qui ont vainement essayé les vieilles méthodes médicamenteuses si funestes pour les voies digestives, à tous ceux qui ont vu leur affection rester rebelle et résister aux traitements les plus variés, à tous ceux qui ont dépensé beaucoup d'argent pour ne rien obtenir et qui sont découragés, je conseille simplement de demander mon livre et de prendre connaissance des résultats obtenus par ma méthode de traitement depuis plus de 25 années.

De suite ils comprendront la raison profonde de mon succès, puisque le malade a toute facilité de suivre le traitement chez lui, sans abandonner ses habitudes, son régime et ses occupations. En même temps, ils se rendront compte de la cause, de la marche, de la nature des symptômes de leur affection et de la raison pour laquelle, seule, l'**Électricité Galvanique** pourra les soulager et les guérir.

C'est une simple question de bon sens et je puis dire en toute logique que chaque famille devrait posséder mon traité pour y puiser les connaissances utiles et indispensables à la santé. C'est du reste pourquoi j'engage instamment tous les lecteurs de ce journal, Hommes et Femmes, Célibataires et Mariés, à m'en faire la demande.

C'EST GRATUIT : Écrivez à M^r le Docteur **M.A. GRARD**, Institut Médical Moderne, 30, Avenue Alexandre-Bertrand à FOREST-BRUXELLES, et vous recevrez par retour du courrier, sous enveloppe fermée, le précis d'électrothérapie avec illustrations et dessins explicatifs.

Affranchissement pour l'Étranger lettres 1.50, cartes 0.90

Voici pour vous, qui souffrez du foie,

un nouveau remède, à base d'extrait de glande hépatique associé à l'huile de Harlem, au Boldo, aux principes extraits de la feuille d'artichaut, au Camphorate d'Hexaméthylène-tétramine, selon la formule scientifique la plus nouvelle. Quel que soit le mal dont vous souffrez, le Boldarlem vous en délivrera, car il supplée à l'insuffisance hépatique, régénère les cellules, débloque le foie. Il vous suffira d'en prendre deux petites capsules à chaque repas pour retrouver la joie de vivre ! En effet, les fonctions de cet organe sont si nombreuses et si importantes que le moindre trouble a des répercussions sur la santé entière. C'est alors que se produisent des migraines, vertiges, nausées, vomissements, troubles digestifs avec point douloureux du côté droit. Le teint jaunit, se couvre d'éruptions, et les troubles nerveux se multiplient. Ne commettez pas l'imprudence de les négliger ! Adoptez Boldarlem sans tarder. Toutes pharmacies ou Etabl^{ts} Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris. Essayez Boldarlem à nos frais en nous demandant un modèle d'essai qui vous sera envoyé gratuitement. Ecrire service n° 30

BOLDARLEM le sauveur du foie

VILLA LAUGIER DANS UN CADRE DE LUXE et de grand confort, TOUJOURS OUVERT — Repas sur commande — Galvani 91-32
82, RUE LAUGIER (Ternes-Champerret)

MARIAGES - RENSEIGNEMENTS

NOUVELLE AGENCE FLOREAL

Relations Mondaines Exclusives Tous Renseignements
39, RUE DE CHATEAUDUN fond de la cour, escalier gauche 3^e étage porte g.
Présentations de 10 à 20 h. dim. et FÊTES 11 à 17 h.
TRINITÉ : 81-23

Adressez-vous à une maison de 1^{er} ordre, patentée connue du monde entier, 52, rue N.-D. de Lorette-9^e

Mme CARLIS

22 années de références. Renseign. contre 2 frs

marguerite dalbany

AGENCE DE RENSEIGNEMENTS

La mieux organisée de tout Paris — Relations Unions — Présentations
33, r. de la Chaussée-d'Antin. Trinité 14-94 (de 10 h. à 19 h., dim. et fêtes exceptés).

SYLVIA DICO

Unions disc. — Mariages — Toutes missions Renseignements divers
12, Rue Blanche : (fond de la cour, entresol, de 10 à 19 h.)
TRINITÉ : 02.86. — (10^e année)

JEUNESSE SEXUELLE

Peut-on conserver la jeunesse sexuelle jusqu'à la fin de ses jours ?

Peut-on la recouvrer lorsqu'on l'a perdue ?

La jeunesse sexuelle prolongée a-t-elle une influence sur la santé générale, sur toute l'activité intellectuelle, morale, physique de l'individu ?

Ces questions ne se posaient même pas autrefois.

Maintenant, le corps médical, grâce aux découvertes récentes des fonctions endocriniennes, peut y répondre, et chacun, sans fausse pudeur, doit se mettre au courant des miracles modernes.

On verra dans la notice du D^r Gaudaux l'énorme importance qu'il faut attacher aux fonctions secondaires des

glandes sexuelles, on y trouvera un résumé des méthodes de traitement qui permettent à l'homme épuisé sexuellement de retrouver goût à la vie, au vieillard précoce de rajeunir véritablement et durablement par l'absorption d'hormones animales. L'Ormophyse Deher est le traitement de choix des déficiences glandulaires, car elle contient des **extraits glandulaires totaux**, prélevés sur des animaux jeunes. Sous forme de dragées, elle s'absorbe facilement et est à la portée de tous. 30 fr. la boîte dans toutes pharmacies ou aux Laboratoires Deher, 62, route de Châtillon, Malakoff (Seine). Serv. 41.

Le Laboratoire Deher envoie discrètement et contre 1 franc en timbre, pour frais, sur simple demande, quelques dragées Ormophyse, à titre d'échantillon.

Pour la Publicité dans DÉTECTIVE s'adresser à

G. BALLY

50, rue de Châteaudun, Paris 9^e
Trinité : 81-12

LA JUSTICE

GRANDS PROCÈS

Les Trois "Maurice" and C^o



Trois des membres de la fructueuse expédition : Lejeune, Fleurot et Prenant, dit le grand Maurice.

L'ATTAQUE de l'agence BF du Crédit Industriel et Commercial, 123, boulevard Saint-Germain, qui fut exécutée le 16 janvier 1936, est certainement un des coups les plus audacieux, les mieux réglés que la chronique criminelle ait, depuis longtemps, enregistrés.

Dans quelques semaines, la cour d'assises de la Seine demandera des comptes à la bande, composée de barmen et de garçons de café, qui mit au point cette fructueuse opération : deux cent mille francs rafiés dans la caisse en trois minutes.

Ils sont trois, ayant le même prénom et surnommés : « Maurice aux lunettes », « Maurice le barman » et « le Grand Maurice », qui s'appellent respectivement Charpentier, Guy et Prenant ; Paul Fleurot et Pierre Lejeune complétaient l'association.

Le chef en était Maurice Charpentier, congédié d'un grand café des Champs-Élysées, où il avait été pris en flagrant délit de vol. Charpentier recruta, dans les derniers jours de décembre 1935, les collaborateurs nécessaires.

A l'Office de placement de la Ville de Paris, Charpentier le chômeur rencontra Paul Fleurot. Ironie d'une pareille rencontre en ce lieu ! Les deux candidats aux travaux de la municipalité s'étaient connus à l'occasion d'un vol à main armée, rue Monge. Cette première collaboration devait tout naturellement servir d'amorce à l'action nouvelle. Fleurot, le lendemain, présenta à Charpentier Maurice Guy ! Prenant et Lejeune furent incorporés au groupe deux jours après.

L'attaque se produisit le 16, à midi 10. L'agence du Crédit Industriel ne fermait qu'à midi et quart.

Dans un café situé à côté de l'agence, les rôles furent distribués : Guy entra le premier, sous le prétexte de demander un renseignement au sujet des dixièmes de billet de la Loterie nationale. Il en profita pour compter le nombre des employés : à la caisse, une femme Mme Houget ; derrière les guichets, M. de Monrichard, le sous-directeur ; MM. Boucher et Carion. Guy ressortit et se posta près de l'entrée, pour faire le guet, cependant que les quatre autres pénétraient, revolver au poing : « Haut les mains ! Le personnel ainsi mis en joue était rapidement ligoté avec une solide ficelle que Charpentier avait achetée le matin même. Sous la protection des revolvers, les verrous ayant été poussés, Charpentier vida la caisse : les bandits s'échappèrent par le bureau du directeur...

Les cinq bandits montèrent dans un taxi qui stationnait rue Clément ; ils filèrent dans la direction de la Concorde ; arrivés rue de l'Université, ils changèrent de voiture et, dans un hôtel de la rue Montorgueil où habitait Charpentier, le partage du butin s'opéra loyalement : 40.000 francs pour chacun.

Le dieu qui sert, dit-on, les policiers n'est pas un mythe. Il se manifesta le 10 avril 1936, dans des circonstances invraisemblables. L'enquête sur le cambriolage de la banque piétinait.

Et le 10 avril, dans les locaux de la police judiciaire, une conversation fut entendue. On venait d'arrêter trois voleurs à la roulotte. L'un d'eux parla d'un « coup » pour lequel il avait été sollicité, et dont les auteurs avaient été recrutés dans le milieu des garçons de café. On prévint le commissaire Guillaume ; le « narrateur », Maurice Pottier, dénonça alors Charpentier, Guy et Prenant.

Le lendemain, Charpentier était arrêté ; le 13 avril, Lejeune et Prenant, qui avait passé les fêtes de Pâques à Cannes, étaient cueillis à leur tour ; le 14, à Grenoble, c'était au tour de Guy. Fleurot fut dénoncé par Charpentier.

Des deux cent mille francs volés, on ne retrouva pas grand'chose. Une dizaine de « billets », que Prenant et Lejeune avaient sur eux. C'était tout ce qui leur restait et qu'ils étaient venus dépenser sur la Côte d'Azur.

La bombe, l'achat d'une auto, des voyages épuisèrent rapidement les réserves financières. Seul, Fleurot, au tempérament plus rassis, s'était découvert une vocation d'épicier. Il acheta, rue de Reuilly, une boutique qu'il revendit, huit jours après, à sa propre venderesse, avec quelques milliers de francs de perte.

Les malfaiteurs attendent leur prochaine comparution devant le jury. Maurice Charpentier n'accepte pas sans résistance le rôle de chef que tout le dossier semble lui réserver.

Guy, dans des lettres qui ont été interceptées à la prison, affirme qu'il a été entraîné par ses « mauvaises fréquentations ».

Prenant, Lejeune et Fleurot sont philosophes. A leur actif, on doit noter la franchise de leurs aveux. Ce sera l'argument essentiel que feront valoir leurs défenseurs, M^{rs} Jean-Charles Legrand, Thaon, Candelier, Weill-Goudchaux, Chaudey et Jean Lhermitte.

Jean MORIÈRES.

Le dossier réserve le rôle de chef à Charpentier, qui congédié d'un grand café, entreprit de recruter ses "collaborateurs"



Trois faussaires condamnés par le jury parisien : Salvatore Marciàno à cinq ans de prison. Antonio Cuminatto et Christian Tritten à trois ans chacun de la même peine. M^{me} Schmeder, l'aviatrice meurtrière, a effectué le voyage Londres-Versailles, où elle a été emprisonnée.



CHRONIQUE DU CHATIMENT

Gutesa et Raeser, les deux bandits yougoslaves qui assassinèrent M. Aragnol, cafetier à Salon et sa vieille mère, ont été condamnés, par la cour d'Assises d'Aix-en-Provence aux travaux forcés à perpétuité

La même cour d'Assises condamne, à 5 ans de réclusion, le douanier François Ferrandi qui tua, à coups de revolver pour se venger d'une réprimande, son capitaine M. Louis Melet.

Le drame de la rue des Pyrénées a reçu, la semaine dernière un épilogue discret devant la 15^e chambre du tribunal correctionnel de la Seine : Marguerite Couret, cette jeune domestique qui oublia de fermer le compteur du robinet à gaz et causa ainsi, involontairement, la mort des deux fillettes de Mme Cheneau, Wally et Marie-Christine a été condamnée pour homicide par imprudence à un an de prison. L'inculpation d'assassinat, primitivement engagée, avait été complètement abandonnée.

Louis Kesselbauer, ancien officier de cavalerie de l'armée hongroise qui escroqua 700.000 francs au comte Doria, a été condamné par le tribunal de Senlis, à un an de prison.

Les guérisseurs sont toujours entourés, à l'audience où ils sont poursuivis, de la sympathie de leurs clients : Edmond Nagels, ancien chef-électricien chez Citroën, qui se prétend possesseur d'un fluide merveilleux, a été condamné par la 10^e chambre correctionnelle à 100 francs d'amende pour exercice illégal de la médecine ; mais des acclamations l'ont salué à la fin des débats.

Pour avoir tué son amant qui la menaçait de « lui mettre les tripes au soleil », Marie-Madeleine Derumez, dite « Fauvette », est condamnée par le jury de la Seine, à 2 ans de prison avec sursis.

La cour d'Assises de la Meuse condamne à la peine de mort le tirailleur sénégalais, Yahia Abdel-Kader, qui tua un ouvrier pour le dévaliser.

AMANTS DE LEURS FILLES

C'EST un fait : la loi française ne punit pas l'inceste, en soi. Elle n'en fait pas un crime spécial, pas même un délit.

Les moralistes ont eu beau protester, la loi demeure. Elle ne connaît pas l'inceste, sous certaines conditions, naturellement.

Il faut, pour qu'il n'y ait pas matière à poursuites, que l'enfant soit majeur ou émancipé par le mariage. Les liaisons familiales les plus poussées, lorsque le « rejeton » est parvenu à la majorité (que ce rejeton soit un fils ou une fille) n'entraînent pour le papa ou la maman, enclins à de trop tendres sentiments, aucune complication judiciaire.

Mais il en va autrement lorsque le fruit défendu a été croqué vert. Et cette gourmandise coupable a fourni le thème de deux procès qui ont été récemment jugés par la cour d'assises de la Seine.

A huis-clos, naturellement. Mais il ne s'agit pas, ici, de raconter les scènes d'ailleurs banales, les détails que chacun pourra imaginer.

L'Algérien qui fut, le premier, traduit devant les juges populaires avait épousé une Française, mère de deux garçons. Elle était veuve ; Ali — ou Mohamed — lui donna une fille. De goûts très éclectiques, Ali commença par chercher auprès de ses beaux-fils des distractions répréhensibles. Et quand sa fille eut huit ans, passant d'un camp dans l'autre, il en devint l'amant.

Un médecin appelé un jour auprès de l'enfant, qui était malade, découvrit que la fleur avait été souillée.

Tout ceci est encore normal dans une affaire d'inceste. Mais ce qui donna à ce procès une « couleur » toute particulière, ce fut l'attitude de la mère.

Par avance, on voyait arriver à la barre des témoins une tigresse, lançant dans la direction du coupable un bras vengeur, chargé de menaces ; on entendait déjà ses hurlements, ses imprécations, le réquisitoire qu'elle prononcerait contre le monstre qui avait osé abuser de sa fille... Tout le couplet classique était sans effort débité.

Ce pronostic s'effondra dans la réalité de l'audience. La tigresse n'en voulait pas à Ali, mais à l'enfant de huit ans... Elle eut ce cri étonnant :

« Ah ! la petite garce ! Elle m'a pris mon homme ! »

Cri magnifique de jalousie toute féminine, qui rendait le même son que s'il avait été jeté au visage d'une rivale de son âge, d'une maîtresse triomphante. Et c'était la mère, la propre mère de la fillette, qui en voulait à l'enfant de huit ans d'avoir attiré le désir, dont elle voulait se réserver à elle seule le profit.

Car elle était, la femme légitime, plus amante que mère et l'amour perdu de son mari lui était plus cruel à supporter que la vertu défunte de sa fille.

Dans le prétoire, les douze magistrats populaires, la cour, l'avocat-général, le défenseur de l'Algérien, M^r Jacques Isorni, échangèrent un regard de stupeur.

Un tel accent de jalousie dominait brusquement ce misérable procès d'une hauteur qu'on ne pouvait soupçonner.

M^r Isorni montra dans une plaidoirie vraiment remarquable l'abîme qui existait entre la conception

des bons bourgeois français, désignés pour juger Ali et le frémissement de l'instinct qui agitait le cœur simple de son client. Toute la différence, aussi, entre le calme climat de notre pays et la chaleur orientale. Les jurés n'entendirent pas ces arguments, cependant valables : 7 ans de réclusion.



Et, comme si ce tarif était exactement celui qui convenait aux défaillances paternelles, ce fut la même peine qui frappa un ouvrier métallurgiste — un Parisien authentique, celui-là — demeurant dans la populaire rue du Château-des-Rentiers.

Il vivait depuis de longues années, séparé de sa femme légitime, qui l'avait quitté, en emmenant sa fille... Il ne connaissait pas, pour ainsi dire, son enfant. La mère habitait Tours ; elle était couturière. La fille avait grandi, elle avait seize ans et ses amants, déjà, constituaient une liste imposante.

Par quel hasard la fille retrouva-t-elle la trace de son père ? Elle vint chez lui ; il la trouva charmante. « ... Elle était faite comme une femme », devait-il dire aux jurés. « ... Elle est venue s'asseoir sur mes genoux, elle m'a raconté sa vie... »

L'homme disait-il vrai ? Peut-être. Il avait couché avec une étrangère ; c'était sa fille.

Et l'acte fut dénoncé par la maîtresse avec qui il vivait.

La dénonciatrice prêta serment à la barre. Elle avait fait rompre l'union incestueuse qui, sous ses yeux, en quelque sorte, commençait. De ce résultat, elle se félicitait. Mais c'était assez, dit-elle :

« J'ai pitié de lui, je vous demande de me le rendre ! »

Les jurés n'ont pas accueilli la supplique. Ils ont frappé dur.

Les jurés demeurèrent sourds aux arguments, pourtant valables, que développa M^r Isorni.



son testament : « Je veux qu'après ma mort, ma femme et ma fille soient pour ma mère des étrangères... »

Mais le tribunal n'accepte pas cette version ; que Monique, au besoin, soit fouettée, mais qu'elle suive la vieille... Force doit, en dernier ressort, rester à la loi.

Et l'inculpée est condamnée à 50 francs d'amende avec sursis. Peine toute théorique, il est vrai, mais qu'elle ne peut admettre. Elle interjette appel.

ÉNIGMATIQUES PAROLES D'UNE MOURANTE

Dans notre numéro du 25 juin 1936, sous le titre « Enigmatiques paroles d'une mourante », nous avons dit qu'une instruction avait été ouverte sur la mort de Marie Le Cornec. Le juge d'instruction chargé alors de l'enquête sur la mort de cette jeune fille, vient de rédiger une ordonnance de non-lieu, concluant que la mort de Marie Le Cornec était naturelle et qu'elle était due à la tuberculose.

Cette ordonnance confirme ce que nous écrivions sur cette affaire, voilà huit mois. « ... Une autopsie après tant d'années ne prouverait sans doute rien. Les restes de la petite fille frêle qui mourut un soir, presque subitement, ne seront pas meurtris par les coups de maillet ni par les estafilades de bistouri d'un médecin légiste. » Ainsi finit cette histoire que d'aucuns voudraient scandaleuse et qui n'est probablement que très simple et très humaine : l'intérêt que portait Mgr Bertin à Marie Le Cornec n'est-il rien d'autre que la marque d'une paternelle affection pour une enfant frêle et bien douée ?



La bonne, Marguerite Couret, dont l'imprudence coûta la vie à deux enfants, a été condamnée à 1 an de prison.

Les Informateurs parisiens ont donné, à la Préfecture, une fête enfantine sous la présidence de M^{me} Langeron, que l'on voit ici à la gauche de notre confrère, M. Georgi.



COURRIER JURIDIQUE

P. L. Toulon. — Votre émouvante supplique mérite d'être accueillie. Vous devez obtenir la restitution de vos enfants. Nous vous conseillons d'écrire au procureur de la République, près le tribunal, qui a prononcé l'envoi des enfants à l'Assistance publique. Tenez-nous au courant de la suite de l'instance

Montant. Marseille. — Il faudrait examiner de près le texte des deux jugements : est-il bien spécifié que vous avez droit à deux rentes l'une de 5.000 francs, l'autre de 1.729 francs ? ou bien celle-ci est-elle comprise dans la précédente ? C'est toute la question.

M-H. T. l'Algérien. — A l'heure où nous écrivons ces lignes, la loi n'est pas votée. Vous en serez certainement l'un des bénéficiaires

Pierre S... Chalon-sur-Saône. — La pension alimentaire est payable d'avance Le défaut de paiement pendant trois mois consécutifs, sans motifs valables, constitue le délit d'abandon de famille. L'avoué de votre ex-femme fait une réclamation justifiée.

Africado. — Le jugement de divorce, qui fixe le montant de la pension alimentaire pour l'entretien et l'éducation des enfants, détermine toujours habituellement, le terme auquel s'arrête le paiement Si le tribunal a omis de fixer la date, et si l'enfant gagne sa vie dans des conditions normales, l'obligation alimentaire doit être considérée comme ayant pris fin.

P. N. Bordeaux. — Puisque l'assistance judiciaire vous a été refusée, vous devez engager la procédure de divorce à vos frais. Allez consulter un avoué : vous devez facilement aboutir.

Un lecteur assidu. Cavillon. — Le propriétaire a le droit de vous donner congé. Nous vous conseillons de transiger avec lui.

P. J. C... (Pas-de-Calais). — Un notaire, seul, pourra s'occuper de l'affaire.

F.-B. Haut-Rhin. — La loi pénale française est applicable en Alsace, tandis que la législation civile n'est pas encore unifiée.

Autour de l'enfant

AUTOUR de l'enfant, on se déchire. Deux femmes sont là, dressées l'une contre l'autre, à un mètre d'écart, dans la salle d'audience de la 15^e Chambre.

Au banc des prévenus, une jeune femme, jolie, élégante ; à celui des parties civiles, une vieille, édentée, type de sorcière.

L'inculpée est poursuivie sur la plainte de la vieille pour non-représentation d'enfant. Elle aurait refusé de laisser voir à la plaignante (sa belle-mère) sa fille, âgée de neuf ans, la petite Monique. Un jugement avait autorisé la grand-mère à avoir, deux après-midi par mois, sa petite-fille. Le père est mort, tuberculeux, il y a trois ans.

La jeune femme proteste avec dignité contre l'accusation qui la vise. Elle affirme que c'est l'enfant qui ne veut pas rejoindre sa grand-mère, parce qu'elle sait « toutes les méchancetés » dont elle est capable. Elle a vu, trop souvent, pleurer sa mère. L'enfant a des crises de nerfs, quand la vieille se présente à la maison, pour « prendre son dû ».

Elle ne peut tout de même frapper Monique pour la contraindre à obéir au jugement qui a ordonné les deux visites bi-mensuelles.

L'accusé de la jeune femme paraît sincère. La vieille ricane méchamment. Et l'inculpée ajoute, se tournant vers elle :

« Cette femme a été jugée par son propre fils dans

Le dépeceur de

Lyon (De notre envoyé spécial)



UN JOUR, HUI même, 4 février, devant les Assises du Rhône, commencent les débats d'un grand procès criminel, celui du dépeceur Léon Collini, dit Toupet, dit le Siffleur du Gourguillon, duquel nous avons relaté l'hallucinant forfait, le 4 juin de l'an dernier.

Nos lecteurs n'ont, sans doute, pas oublié les circonstances lugubrement pittoresques dans lesquelles naquit cette affaire sensationnelle.

Une nuit, après la relève, un agent de police parisien, du commissariat de Plaisance, heurte du pied, en regardant son domicile, un soulard étendu de tout son long en travers d'un trottoir de la rue de Vanves. L'ivrogne, que ses papiers d'identité désignent sous le nom de Léon Collini (2, rue de la Montée-du-Gourguillon, à Lyon), est péniblement porté au poste de la rue Boyer-Barret où, le lendemain matin, le commissaire Weber l'interroge :

— Pourquoi vous a-t-on trouvé en possession d'un revolver ?

Encore que visiblement abruti, par disposition naturelle, le pochard ne cherche point sa réponse :

— Je voulais me suicider. D'ailleurs, dans les papiers qu'on a trouvés dans mes poches, il y a une lettre que j'adresse à ma femme, à Lyon. Lisez, monsieur le commissaire, et vous verrez que je ne vous mens pas...

M. Weber ouvrit l'enveloppe. Il y trouva ce poulet : « Je te demande pardon, ma chère femme, de la peine que je vais te causer. Je vais me suicider, car j'ai mal agi. »

Cette étrange confidence redoubla l'intérêt de la conversation entre le commissaire et le soulard.

— Vous suicider ? s'inquiéta M. Weber. Et pourquoi donc, brave homme ?

— Parce que je suis bien embêté. J'ai tué ma maîtresse, l'Italienne Marie Gorigliano ; et j'ai découpé le cadavre en dix-sept morceaux...

LYON

La justice réclama Léon Collini alors qu'il était déjà interné chez les malades du cerveau. La loi est la loi !



« dans un autre service », Collini s'obstinait à se perdre :

— Enfin, quoi ! Ecoutez-moi donc, monsieur le commissaire. Si je vous affirme que j'ai dépecé Maria Gorigliano, ce n'est pas pour le plaisir de vous raconter un cauchemar.

« Les inspecteurs de la Sûreté de Lyon n'ont rien trouvé ? Parbleu, j'ai tout dissimulé dans des blocs de ciment qui se trouvent dans la cuisine. Et puis, a-t-on soulevé le couvercle de la marmite qui contient l'un des seins de ma maîtresse ? La perquisition n'a pas été assez approfondie. Que vos confrères lyonnais la renouvellent, et ils verront bien que j'ai effectivement dépecé mon Italienne... »

Sur ces entrefaites, Mme Collini trouvait dans sa boîte aux lettres deux autres billets dans lesquels son mari renouvelait ses épouvantables aveux. Cette insistance ébranla le scepticisme de la Sûreté lyonnaise et l'incita à procéder à une seconde perquisition.

Cette fois, on brisa les boules de ciment qu'on avait tout d'abord négligées. Horreur ! Une jambe apparut, gainée d'un bas rose. Dans un autre bloc : une main. Puis, plusieurs amas de chairs putréfiées. Et de découvertes affreuses en trouvailles hallucinantes, on finit par reconstituer le macabre puzzle...

Donc, la justice réclama le fou. Il était déjà interné chez les malades du cerveau. Qu'importe ! La loi est la loi. Le juge d'instruction exécuta sa mission en faisant revenir, dans son ressort, le dépeceur lyonnais, afin de mettre en règle la procédure de l'affaire.

— Et pourquoi avez-vous tué ? demanda-t-il à l'assassin.

— Parce que le lapin m'a regardé, en ayant l'air de me dire : « Tue ! »

Au cours d'un autre interrogatoire, Collini invoqua un mobile différent, mais non moins significatif :

— J'ai tué Maria parce qu'elle épluchait des tomates. Qu'est-ce que vous vou-

n'enlèveras pas sans pincettes les couvercles des casseroles... »

En fallait-il davantage pour que les enquêteurs se persuadassent que Léon Collini était affligé d'un effarant déséquilibre cérébral ? La femme du malheureux, de même que tout le voisinage, les confirmèrent dans cette opinion. Et c'est pourquoi M. Weber ne tardait pas à recevoir un coup de téléphone lui préconisant d'envoyer Collini à l'infirmerie spéciale de la Préfecture de police, plutôt que de perdre du temps à dresser le procès-verbal de ses macabres divagations.

Mais, tandis que le commissaire prodiguait les ménagements à son singulier interlocuteur pour l'engager à suivre docilement les agents qui allaient l'emmener

La maison du crime, 2, rue de la Montée-du-Gourguillon, et la victime.



« J'ai découpé, en dix-sept morceaux, le cadavre de l'Italienne Gorigliano. »

La foudre fut tombée sur le bureau de l'excellent magistrat qu'il n'en aurait pas été plus saisi ! Mais Collini insistait. Il fournissait les précisions les plus catégoriques sur les péripéties de sa liaison avec l'ardente italienne, sur le maillet de bois qui lui avait servi d'assommoir et sur la façon dont il avait pratiqué son horrible dépeçage. M. Weber finit donc par croire qu'il ne s'agissait plus d'une histoire d'ivrogne. Il alerta d'urgence la Sûreté nationale qui, de son côté, avisa la police lyonnaise.

Celle-ci perquisitionna sans délai dans le sordide appartement du Barbe-Bleue rhodanien. Avec l'aide de Mme Collini, on examina les moindres recoins du taudis. Le dessus de l'armoire, le dessous du lit, le derrière des portes furent explorés. Rien ! Pas plus de lambeaux déchirés que de membres affreux ne furent découverts dans la place.

Par contre, des lapins aux yeux rouges éparpillaient les crottes et les brindilles d'herbe à même le parquet de logis. Aux murs foisonnait un pêle-mêle de photos et de gravures disparates, le pape Pie XI voisinant avec Greta Garbo, le bœuf gras d'un récent concours agricole offrant sa croupe au regard fulgurant de Napoléon et menaçant, de ses cornes, le portrait serein de Tino Rossi. Suspendus à des ficelles, des verres de lunettes diversément colorés ornaient le plafond. Des rondelles de carton pendaient également, portant, écrites au crayon, différentes versions de l'épithète de « Poupette », la petite chienne que Collini avait étranglée de ses mains avant de s'esquiver à Paris. Et, dans la cuisine, une affiche manuscrite intimait cet ordre à Mme Collini, qui s'y conformait quotidiennement pour éviter des « scènes » violentes : « Tu



« Des lapins éparpillaient les crottes et les brindilles d'herbe sur le parquet. »

lez, quand on épluche des tomates devant moi, je ne puis faire autrement que de voir rouge...

On comprend aisément que ces déclarations aient nécessité un nouvel examen psychiatrique du dépeceur. Mais, ce qui est bien moins facile à admettre, c'est que le spécialiste chargé de cet examen ait conclu à la pleine et entière responsabilité de Collini. C'est ainsi pourtant ! Et voilà pourquoi se réunissent aujourd'hui la Cour et le Jury qui vont débattre, avec une déconcertante gravité, sur le sort de l'accusé.

M^e Jean-Charles Legrand, l'éminent avocat parisien, démontrera, dans sa plaidoirie, les ravages exercés sur l'esprit de son client par l'alcoolisme et l'hérédité. Outre les pittoresques détails que nous savons, il peindra Collini prenant son bain de pieds à minuit dans la gouttière bordant son toit ; il évoquera le trépas du père de l'assassin, ivrogne invétéré, étouffé par une noix qu'il avait parié d'avaler avec sa coquille ; il rappellera qu'une des sœurs de Collini est morte dans un asile d'aliénés, que l'autre se suicida sans motif plausible.

Mais, outre l'incomparable talent du défenseur, les arguments si édifiants qu'il produira devant le jury l'emporteront-ils sur l'avis du psychiatre qui déclara Collini responsable ?

Il y a malheureusement beaucoup d'exemples prouvant que la justice est souvent faussée par les erreurs de la science. Aussi se pourrait-il que les jurés du Rhône condamnaient le monstrueux accusé qui, de toute évidence, devrait pourtant n'être voué qu'aux soins urgents des aliénistes.

Noël PRICOT.

TANT VAUT
LA PLUME
TANT VAUT
LE STYLO



POUR VOTRE SÉCURITÉ
POUR VOTRE SATISFACTION
EXIGEZ UN STYLO
UNIC
ÉQUIPÉ AVEC LA MERVEILLEUSE
PLUME OR UNIC INUSABLE

LE DERNIER CRI
de la PERFECTION
300 modèles de 25 à 150f.
ENTIÈREMENT GARANTIS
EN VENTE PARTOUT
Gros : Etablis UNIC, 180, Quai Jemmapes, Paris



23^{fr}
Bracelet Dame, plaqué or 25 fr.
Directement de la Fabrique
à nos Clients. Garantie 6 ans
SOCIÉTÉ D'HORLOGERIE DU DOUBS
Serv. M.D. - 86, rue d'Hauteville, PARIS

Seins
développés, reconstitués embellis,
raffermis, salières comblées par les
Pilules Orientales
Toujours bienfaisantes pour la santé
Fl. c. remb^d 21 fr. J. RATIÉ, ph^m
div. 72 Y. 45, r. Echiquier, Paris-10^e

LES CHEVEUX BLANCS
sont les rides de la chevelure
CLAIROL
le shampooing qui teint
les fera disparaître
FACILITÉ - SÉCURITÉ
EXIGEZ-LE DE VOTRE COIFFEUR
ou renseignements :
CLAIROL, 24, r. Joubert, Paris

MALADIES URINAIRES et des FEMMES
Résultats remarquables, rapides,
par traitement nouveau.
Facile et discret (1 à 3 applicat.). Prostate.
Impuissance. Rétrécissement. Blennorrhagie.
Filaments. Métrite. Pertes. Règles doulou-
reuses. Syphilis.
Le Dr consulte et répond discrètement
lui-même sans attente,
INST. BIOLOGIQUE, 59, rue Boursault, PARIS-17^e

Pour la Publicité dans "DÉTECTIVE"
s'adresser à
G. BALLY
50, rue de Châteaudun, Paris-9^e - Tél. : 81-12

L'ÉNIGME DU BOIS DE BOULOGNE

Levœuf, celui qui avait entr'aperçu à travers les arbres le fatal combat, suivi de la fuite du meurtrier. D'autre part, on perquisitionna chez l'infortuné Navachine, on multiplia les recherches dans les divers milieux fréquentés par la victime.

Quelle infime lumière auront apportée, dans cette ténébreuse affaire, les premières constatations ?

L'autopsie avait révélé que Dimitri Navachine était mort de trois coups de poignard (ou de poinçon à glace) et non des balles de petit calibre dont les douilles mystérieuses avaient été trouvées à proximité du corps. Par ailleurs, une paire de lunettes n'appartenant pas à la victime avait été recueillie sur les lieux tragiques, de même que deux journaux, dont l'un, roulé en étui, avait, très vraisemblablement, contenu l'arme du crime. Enfin, résultat important mais, hélas ! bien insuffisant, le signalement du meurtrier se précisait à la faveur de plusieurs déclarations concordantes. M. Levœuf avait, en effet, dépeint le meurtrier comme étant blond, sveite, âgé d'environ 25 ans. Mme Navachine décrivait sous le même aspect l'inconnu qui, dix ou douze jours avant le meurtre, s'était présenté à son mari, sous prétexte de rechercher un jeune homme nommé « Lavachine » ou « Vanachine ». M. Mallet, cantonnier affecté au balayage de la rue Michel-Ange (devant le domicile de l'économiste russe) et auquel l'énigmatique visiteur signalé par Mme Navachine avait demandé son chemin, se souvenait également du jeune homme blond, s'exprimant très nettement avec quelque accent étranger. De son côté, le professeur de culture physique Maurice Renault avait reçu, exactement sept jours avant l'étrange crime, la visite d'un miséreux, soucieux de rencontrer la petite Hélène Navachine et dont le signalement s'apparentait en tous points à celui fourni par les autres témoins.

Mais ces données n'en laissaient pas

moins dans l'ombre la plus opaque le secret de l'énigme du Bois.

Peut-être si la vie et la personnalité de la victime avaient été moins complexes, si le drame s'était déroulé dans un tout autre lieu de promenade publique, la trame de l'enquête eût-elle pu se resserrer plus rapidement. Mais, outre que Dimitri Navachine avait traversé maints aléas consécutifs à ses anciennes relations avec les Soviétiques, il est établi que, depuis son installation en France (voilà seize ans), sa discrète activité s'étendait à de nombreux domaines : économie commerciale et politique, journalisme, prosélytisme maçonnique, soutien des intérêts israélites, financement des campagnes antifascistes, générosité circonspecte à l'égard des miséreux dignes d'intérêt. Autant de sources d'animosités plausibles ! D'autre part, le cosmopolite Bois de Boulogne n'est guère un endroit où l'on puisse nettement déterminer la nature d'un crime, surtout quand par ses rôles multiples et sa personnalité aux divers aspects la victime était exposée à tous les hasards !

Dès lors, il fallait déblayer la besogne. Le successeur du commissaire Guillaume, M. Roches, adopta l'excellente méthode que l'on voit, croyons-nous, employée pour la première fois dans l'organisation de la P. J. A l'avisé commissaire Vouillot revint la tâche de centraliser tous les éléments recueillis par les enquêteurs Mayzaud, Jezod et Savary, lesquels se consacrerent respectivement : à la recherche de l'assassin ; à l'étude des témoignages ; à l'examen approfondi des données matérielles et psychologiques pouvant éclairer d'un jour plus éclatant la personnalité de la victime.

A la faveur de cette méticuleuse besogne, combien d'hypothèses fragiles les policiers n'ont-ils pas déjà éliminées !

La version du crime crapuleux, commis par quelque malheureux sans ressources ou par quelque solliciteur éconduit ne pouvait un instant « tenir »

Le mystérieux assassinat de Navachine aura été la dernière affaire policière sur laquelle se sera penché l'avisé Commissaire Guillaume.

Rapidement informés du crime, les enquêteurs explorèrent aussitôt les fourrés du Bois-de-Boulogne.

debout », car les poches de la victime n'avaient été ni retournées, ni fouillées par l'agresseur.

Crime de dément rencontré au hasard ? ou crime de sadique exhibitionniste, invectivé par Dimitri Navachine ? Sans être rejetée définitivement, cette double hypothèse fut du moins momentanément délaissée pour d'autres présentant une connexion plus étroite avec les destinées du malheureux économiste.

Le rôle technique et financier qu'il avait joué dans maintes firmes, dans maints milieux économiques, pouvaient lui avoir valu d'inexorables inimitiés. Mais tous les familiers de Navachine, sa femme, ses secrétaires, ses éminentes et nombreuses relations commerciales, journalistes, parlementaires, voire gouvernementales, n'eurent qu'une voix pour combattre cette présomption.

Alors, resta la version apparemment la plus plausible : celle de l'exécution politique.

La visite du mystérieux « jeune homme blond » au domicile de Navachine inclinait à croire que, chargé de supprimer le citoyen soviétique en rupture de ban avec les destinées de son pays (ou d'abattre l'adversaire des antisémites et des « fascistes »), l'assassin était venu identifier sa victime afin de la reconnaître au moment de la meurtrière vengeance. Mais quel singulier « tueur » patenta que celui-là qui choisit le Bois de Boulogne pour y commettre son forfait, au risque d'être immédiatement arrêté et de déclencher ainsi le scandale au détriment de son clan ou de son pays.

Il se peut, toutefois, que de nouveaux éléments d'enquête apportent plus de transparence à l'obscur problème de l'affaire Navachine. Notre ami Marcel Montarron a d'ailleurs recueilli de troublantes révélations qui aideront peut-être à dissiper les ténèbres de ce mystère. On trouvera sa passionnante analyse, en tournant la page...

N. P.

Le commissaire Guillaume, l'excellent « patron » de la Brigade Spéciale de la Police Judiciaire, se félicitait que la dernière semaine précédant sa retraite s'annonçât paisible.

Cette matinée pluvieuse du lundi matin, 25 janvier, promettait de favoriser à souhait le loisir que M. Guillaume comptait consacrer à l'emballage de son petit mobilier de bureau, bibelots, tableaux, dossiers personnels, mélancoliques souvenirs de sa longue carrière.

Soudain, le téléphone !

— Allo ! monsieur le commissaire, un homme vient d'être assassiné au Bois de Boulogne, à proximité de la Porte des Princes. Un témoin nommé Levœuf, a assisté au drame, à quelque distance. Mais l'assassin a disparu...

Immédiatement ce fut le branle-bas au deuxième étage de la P. J. ; et, quelques instants après, accompagné de MM. Mayzaud et Savary, le chef de la Brigade Spéciale se trouvait devant le corps ensanglanté de l'élégant promeneur du Bois.

Un moment plus tard, Mlle Catherine Creutz, la cuisinière qui était venue à la rencontre de son patron, identifia celui-ci dans le cadavre de la victime. Coup de tonnerre pour les policiers et les journalistes réunis dans les fourrés du Bois ! Le meurtre de Dimitri Navachine, éminent citoyen soviétique, économiste réputé dans les milieux techniques et politiques, leur apparut soudain comme une affaire sensationnelle.

Dès lors, l'enquête devint passionnante. On fouilla activement les parages du Bois qui avaient été le théâtre du drame. On explora pendant trois jours les fourrés, les jonchées de feuilles mortes, en quête d'une arme abandonnée ou de quelque autre objet, éventuellement perdu, permettant de s'orienter sur la piste du fugitif assassin. Deux reconstitutions de la tragédie furent effectuées, en présence du Parquet et du providentiel témoin



M. Levœuf qui assista, de loin, à l'agression; M^{lle} Creutz, la cuisinière qui reconnut le cadavre de son maître.



M. de Monzie, l'ami de la victime, donne des explications aux journalistes.



Amateur de bonne chère, Navachine fréquentait un restaurant, rue Falguière.



LES SECRETS

DE NAVACHINE

NAVACHINE, un nom inconnu, hier... Inconnu, du moins, parmi le grand public.

Un fait divers, un cadavre trouvé étendu, un matin, sur l'herbe mouillée du Bois de Boulogne, et voici ce nom, Dimitri Navachine, devenu le pivot d'une singulière énigme.

On dit : si le cadavre poignardé de l'allée du Point-du-Jour avait été celui d'un inconnu, sa découverte aurait passé presque inaperçue. Sans doute, mais c'est précisément parce qu'il s'agit d'un Russe qui occupa un poste important dans les coulisses du monde soviétique qu'on se voit malgré tout bien obligé de se pencher sur la personnalité de l'homme qu'on assassina.

Il peut ne pas y avoir de lien entre la personnalité malgré tout assez étrange de l'assassiné et le mystère du drame lui-même.

N'empêche qu'il existe deux inconnues dans le problème posé par la découverte tragique du Bois : l'activité secrète de Navachine attestée dès la nouvelle de sa mort, par de hautes personnalités du monde parlementaire, et les mobiles de sa fin tragique.

Noël Pricot vient de vous dire tout ce qu'offrent d'extraordinaire les circonstances même de l'attentat : l'arme de l'agresseur, silencieuse, mais précaire : Cette discussion, cette rixe même qui, semble-t-il, d'après les rares témoins de la scène, précéda le coup de poignard. Bref, toutes les apparences d'un crime crapuleux ou d'un banal règlement de comptes...

Et pourtant, derrière l'assassiné du Bois de Boulogne se dressent les ombres tenaces d'un monde ténébreux : celui des agents secrets, des mercenaires politiques, des financiers internationaux, des conspirateurs et des aventuriers de tout calibre.

Si Navachine avait, comme conseiller économique, comme technicien de la crise mondiale, une existence aisée à définir, tout un à-côté de son activité demeure obscur. On ne lui connaissait, dit-on, que des amis, et pourtant sa mort tragique est celle d'un homme que condamnent, un jour, ses intrigues, d'un homme devenu gênant et qu'il a fallu supprimer. Qui était donc Navachine ?



A vrai dire, dans la galerie des personnages qu'ont suscité, au cours de ces dernières années, les grands bouleversements qui ont transformé le monde, on ne peut situer Navachine parmi ceux qui jouaient, sur la scène politique, un rôle de premier plan. Il n'était ni le militant attaché à une cause, ni le représentant connu d'un pouvoir ou d'un parti, et pourtant cet homme ignoré fut lié à l'histoire et à la vie de la révolution russe, entretenait des relations avec un certain nombre de nos hommes politiques et exerçait sur eux une influence indéniable. Mais on peut être un personnage considérable et être inconnu de la foule.

Navachine est né à Moscou, le 30 août 1889, deux ans après l'assassinat du tsar Alexandre II. C'est le fils d'un savant. Son père, recteur de l'Université de Kiev, est célèbre comme botaniste. Ses travaux lui ont valu, dans le monde scientifique, le surnom de « Darwin de la botanique ».

Le fils hérite des dons du père. Il se fait tout de

suite remarquer par l'éclat de son intelligence, par d'extraordinaires aptitudes à tout comprendre, à tout retenir. Mais ce sont les études littéraires et juridiques qui l'attirent. Et bientôt, il s'inscrit au Barreau de Moscou.

Un peu partout, sous l'impulsion des intellectuels qui, de leur exil, entretiennent la flamme, la fièvre révolutionnaire couve chez les humbles. Mais le jeune avocat reste en dehors de la mêlée. Il a, comme son père, des goûts de savant, et les livres l'attirent plus que les intrigues des conspirateurs.

Est-il d'ailleurs un révolutionnaire ? Il n'est affilié à aucun parti. Lorsqu'il parle politique, c'est avec ses amis, et toujours en restant sur le terrain de la critique économique.

Lorsque la guerre éclate, Navachine a 25 ans.

Il entre dans les services de la Croix-Rouge russe et est envoyé, par le successeur du grand duc Nicolas, à la direction de Copenhague, où il s'occupera, jusqu'à la Révolution d'octobre, de l'échange des prisonniers de guerre.

En 1917, il revient à Moscou. Son intelligence a frappé Kerensky, le chef du gouvernement provisoire, et voici Navachine attaché au chancelier provisoire de la Douma. Mais la révolution bolchevique triomphe. Et Navachine, suspect aux amis de Lénine, réussit à s'enfuir et à se réfugier en Suède, à Stockholm, puis à Paris. Il y fonde une société dont la mission est de faciliter les relations commerciales entre la Scandinavie et la France.

1925. La Révolution s'est stabilisée. Lénine est mort, la bureaucratie toute-puissante s'est substituée au parti. Il faut construire. Les sept huitièmes de la production sont nationalisés, mais on manque de



techniciens. On demande à Navachine d'oublier les anciens démêlés avec le gouvernement de Lénine et le Trotsky. On lui fait comprendre que l'expérience économique des Soviets fait appel à tous les hommes de bonne volonté. Navachine accepte, mais, comme il laisse sa femme à Paris, il obtient la promesse que son séjour à Moscou sera de courte durée, qu'il pourra revenir en France.

Voici donc Navachine à Moscou. On lui confie une place de conseiller technique à la direction de la Prom Bank, la banque industrielle des Soviets. Sur ces entrefaites, sa fille naît à Paris. Il veut revenir, mais il devra multiplier ses démarches avant d'obtenir, au bout de trois ans, la réalisation de la promesse qui lui avait été faite ; en 1928, enfin, il est de retour à Paris, où il entre à la direction de la Banque Commerciale pour l'Europe du Nord, l'organisme financier des Soviets de France.

On laisse entendre que Navachine n'obtint cette fonction qu'en échange de certaines obligations. A vrai dire, l'activité de l'ancien avocat devient très complexe, dès le jour où il entre à la direction de la Banque de l'Avenue de l'Opéra.

Voici ce qu'écrivait, à ce sujet, en 1930, dans un journal russe de Paris, *Les Dernières Nouvelles*, M. Krioukoff-Angarsky, l'ancien secrétaire général de la banque :

« Si Navachine remplit les fonctions de directeur, il est en même temps collaborateur officieux de l'Ambassade, conseiller de la représentation commerciale et correspondant de la Guépéou. Il est chargé d'étudier la presse, de rédiger des rapports économiques et financiers, de pénétrer dans les milieux industriels et financiers français, et d'y répandre des informations favorables à la reprise des relations commerciales avec les Soviets.

Néanmoins, Navachine va être bientôt à son tour « limogé ».

En 1930, une épidémie de démissions sévit chez les fonctionnaires soviétiques, à Paris. Plusieurs d'entre eux ont été rappelés à Moscou, mais certains refusent de se soumettre à l'ordre de rappel. Un attaché de la légation, M. Bessedowsky, « saute le mur » de l'Ambassade et s'enfuit. On décide, à Moscou, d'envoyer en France une sorte de commission d'enquête qui aura pour tâche d'épurer les cadres du personnel soviétique à Paris. Navachine n'échappe pas à ces mesures d'épuration.

Toujours, selon M. Krioukoff-Angarsky, la note concernant Navachine était rédigée en ces termes :

COMITE POUR LA DEFENSE DES DROITS
DES ISRAELITES EN EUROPE CENTRALE ET ORIENTALE
56, Rue du Faubourg Saint-Honoré — PARIS.

1934

Le Bureau du Comité pour la défense des droits des israélites en Europe Centrale et Orientale vous prie de bien vouloir honorer de votre présence la réunion du Comité.

“LA FRANCE ET LES ISRAELITES DE L'EUROPE ORIENTALE”.

La réunion aura lieu lundi le 9 juillet courant à 21 heures, dans la Salle des Quatuors, Gaveau, 45-47, rue La Boétie.

Les discours seront prononcés par M. le Sénateur Justin Codart, par M. le baron Alfred de Gunzbourg, par M. Boris Gourevitch, par M. Dmitri Navachine, par M. Emile Roche, par M. Marc Sangnier.

La radiodiffusion d'une partie des discours est assurée par le poste Radio-Paris (182 ko/s 75 kw 1648 m.)

Le Président du Comité
Justin CODART,
Sénateur, Ancien Ministre.

Le Secrétaire Général
Boris GOUREVITCH.

« Considérer l'activité de Navachine, non seulement inutile, mais malfaisante. »

Moscou ratifie le procès verbal de la commission. En 1931, la rupture de Navachine et des Soviets est officiellement consommée. Il ne semble pas, toutefois, que Navachine veuille donner à cette rupture une publicité tapageuse. Non seulement il ne s'élève pas contre les accusations d'agent secret, formulées contre lui, mais il se targue, lorsqu'on lui en parle, d'avoir gardé avec l'U. R. S. S., de très bonnes relations. Est-ce par diplomatie ou par nécessité ? Déclinent-ils des secrets, des documents, qu'une rupture trop éclatante rendrait dangereux ?

La notoriété de Navachine, en tant qu'économiste de valeur, a, peu à peu, conquis nos milieux politiques. En outre, les relations de Navachine se sont développées dans la mesure où se resserraient les liens du rapprochement franco-soviétique. Il est devenu l'ami des parlementaires français partisans de ce rapprochement, notamment de M. Anatole de Monzie qui fut, comme on le sait, l'un des premiers artisans, en France, des relations commerciales avec l'U. R. S. S.

Jusqu'en 1930, ses talents de conseiller financier s'étaient exercés au seul profit de l'U. R. S. S. C'est ainsi qu'il avait pris part aux négociations engagées entre les Soviets et l'Espagne, pour des affaires de naphte. Il était alors, en quelque sorte, l'agent de liaison entre les révolutionnaires de l'U. R. S. S. et les capitalistes européens.

Devenu libre, l'activité de Navachine allait s'éten-

dre à tous les domaines de la vie économique.

Il met à profit les loisirs de sa nouvelle existence, pour mettre au point les études économiques qu'il avait depuis longtemps en chantier. Il devient le collaborateur apprécié de plusieurs revues. Il publie, en 1932, un ouvrage remarquable : *La Crise de l'Europe Economique*, dont M. de Monzie écrit la préface. L'ouvrage fait sensation dans les milieux financiers. Navachine est sollicité pour exposer, dans une série de conférences, ses théories. C'est un partisan de la dévaluation et de la compensation des créances entre les Etats.

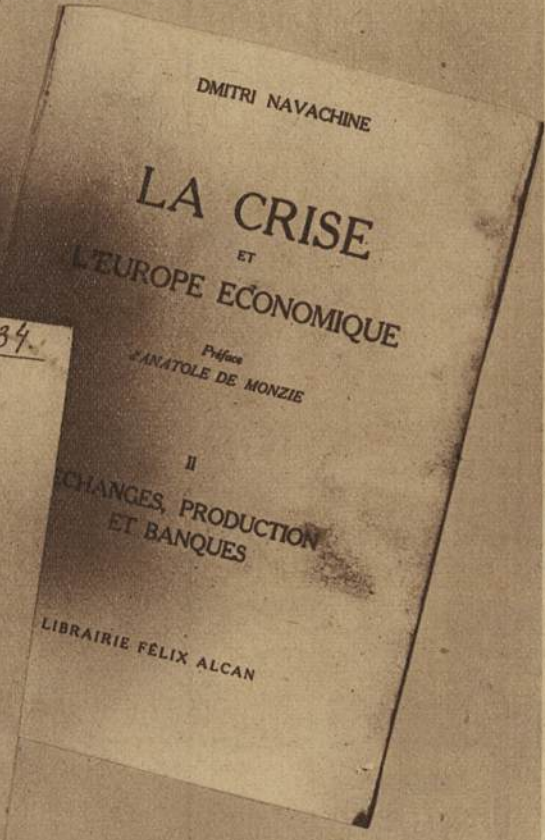
Il devient le conseiller d'un grand nombre d'affaires commerciales : affaires d'automobiles, de cuivres, de blés. Sa compétence, son habileté sont partout appréciées.

— Les problèmes économiques, me disait M^e Léonard, aujourd'hui avocat de Mme Navachine, depuis le drame du Bois, mais qu'il fréquentait presque quotidiennement depuis plusieurs années, étaient non seulement sa seule passion, mais aussi, pourrait-on dire, sa hantise. Il n'avait pas d'autre conversation. Il voyait dans la reprise actuelle la vérification de ses théories, et la perspective d'une ère de prospérité ne faisait que fortifier son optimisme naturel. Car « Nava », comme l'appelaient familièrement ses amis, était un optimiste. Doué d'une santé de fer, d'un parfait équilibre physique et moral, il vivait sans méfiance. Il n'avait d'autre culte que celui de l'amitié, d'autre moyen de défense que la force de ses muscles. S'il s'était cru des ennemis, s'il avait été l'objet de menaces et de rancunes, n'aurait-il pas été armé autrement qu'avec cette canne de montagne, à laquelle, il attachait ses chiens, tandis qu'il faisait, chaque matin, au Bois, sa demi-heure de culture physique ? Et pourtant...

— Et pourtant ?

— Et pourtant, comment ne pas croire à une exécution politique ?

— Mais quels mobiles, puisque l'activité de l'économiste russe était devenue, depuis 1930, une activité purement commerciale...



Journaliste, conférencier, Navachine s'intéressait surtout aux problèmes d'économie politique.

C'est évidemment là le point le plus obscur et le plus troublant de l'énigme, c'est là que nous touchons à l'un des nombreux mystères qui entourent la fin tragique de cet homme dont la mort découvre un champ illimité d'hypothèses.

S'il y a vengeance, s'il y a exécution, de quel côté faut-il chercher ceux qui avaient des raisons pour se venger de Navachine, ou pour supprimer en lui l'homme détenteur de secrets gênants ?

Navachine faisait des affaires, mais rien dans son activité commerciale, assure son avocat, ne permet d'expliquer un conflit d'intérêts, une vengeance personnelle. Il n'était pas mêlé à des affaires d'argent.

Navachine avait de nombreuses relations, mais toutes, politiques ou commerciales, étaient des relations amicales. On ne lui connaissait pas d'ennemis. Il vivait confortablement grâce aux consultations juridiques et commerciales que les puissantes relations qu'il avait en France lui procuraient. Il était très généreux.

Non seulement, il donnait des secours à tous ceux qui venaient le solliciter, mais encore il subventionnait une ligue de défense des expulsés d'Allemagne. Profondément démocrate, il combattait aussi la propagande hitlérienne parmi les jeunes Russes des pays limitrophes de l'U. R. S. S. : Finlande, Estonie,



M^{me} Navachine habitait Paris lorsque elle mit au monde sa fillette âgée aujourd'hui de 11 ans.



M. Spinasse, ministre du Commerce, était, lui aussi, un ami de l'économiste russe et de l'homme d'affaires.

Lithuanie, Lettonie, ainsi que dans les Etats de la Petite Entente. Il voulait même fonder un journal dans ce but. Faut-il en déduire qu'il a pu être victime d'un hitlérien fanatique ?

Ce qu'il y a d'extraordinaire dans la mort tragique d'un homme comme Navachine, c'est qu'au fond, toutes les hypothèses sont possibles, même les plus saugrenues. Son activité était si vaste, si complexe, si variée qu'on ne peut envisager les mobiles de sa mort sur un plan unilatéral. On le représente comme ennemi de toutes les dictatures, mais on le représente aussi comme ayant gardé de bonnes relations avec l'U. R. S. S. et l'Allemagne. Avait-il une vie double ou était-il simplement un entremetteur d'affaires opportuniste ? Continuait-il à servir les Soviets, ou depuis qu'il était devenu ce que l'on appelle en russe *Nevostschenez*, c'est-à-dire « celui que ne revient pas », avait-il définitivement rompu avec l'U. R. S. S., et travaillait-il contre elle ?

Malgré toutes les révélations, malgré tous les éclaircissements, la personnalité de l'assassiné du Bois de Boulogne demeure aussi mystérieuse que l'atmosphère qui pesa, ces jours-ci, sur la salle d'audience du nouveau procès de Moscou. Et c'est précisément cette coïncidence, cette simultanéité entre les deux événements qui ont le plus frappé l'opinion publique. Il n'y a probablement pas de lien direct entre l'attentat du Bois et le verdict du Thermidor soviétique, mais il y a, entre eux, une étrange série d'interférences.

Il est certain que Navachine n'était pas trotskyste, qu'il n'était pas mêlé au complot du *Centre Parallèle*. Mais il est certain que, lorsqu'il était au service des Soviets, il était l'ami, le protégé des hommes, hier tout-puissants, aujourd'hui condamnés à mort pour trahison.

De plus, s'il est de règle qu'un fonctionnaire infidèle au régime soviétique devienne, pour les autres représentants, un indésirable, il n'en fut rien pour Navachine. Même après sa rupture avec Moscou, Navachine conserva des relations intimes avec plusieurs fonctionnaires de l'U. R. S. S., notamment avec Tchlenoff, alors avocat de la délégation commerciale, et qui fut le parrain de sa fille. Tchlenoff continua à fréquenter Navachine jusqu'au jour, où, rappelé à Moscou, il fut arrêté à son tour et jeté en prison. Il doit faire partie de la prochaine « charrette » d'inculpés. Qu'a pu dire Tchlenoff pour sa défense ?

Le secret de la mort de Navachine est-il dans la confession d'un désespéré ou bien est-ce pas hasard que cette étrange destinée a été tragiquement interrompue d'un coup de poignard mystérieux ?

Marcel MONTARRON.

DETECTIVE



Directeur : Marius LARIQUE

LES
SECRETS
DE

Navachine

La double vie mystérieuse de
l'homme d'affaires, de l'agent
secret. Ou les coulisses de la

RÉVOLUTION SOVIÉTIQUE

Lire dans ce numéro les révélations de
nos enquêteurs (ci-dessus : M^{me} Navachine)